

La brulure de l'été

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NORA
ROBERTS

Passions

Jade

La brûlure de l'été

Il n'y a rien que je déteste plus que me réveiller à 6 heures du matin, marmonna Eden.

La lumière du jour entra par la fenêtre et se répandit sur le parquet puis sur le cadre métallique de son lit avant de venir effleurer son visage. Le tintement de la cloche annonçant le réveil matinal résonna dans sa tête. Elle n'entendait ce son que depuis trois jours, mais elle le détestait déjà.

Elle enfouit son visage dans son oreiller et imagina, l'espace d'un instant, qu'elle se trouvait dans son lit à baldaquin, blottie au creux de ses draps aux senteurs citronnées. Dans sa propre chambre aux tons pastel, les rideaux ne laissaient pas passer la lumière du jour et l'odeur des fleurs fraîchement coupées embaumait l'atmosphère.

Elle jeta son oreiller par terre en poussant une exclamation de dépit et tenta tant bien que mal de s'asseoir sur son lit.

Le son de la cloche avait fait place aux croassements frénétiques de quelques corbeaux. Un morceau de musique rock s'échappait à plein volume de la cabane située en face de la sienne. Le regard lourd de sommeil, elle aperçut Candice Bartholomew qui se levait de sa couchette et s'approchait d'elle, l'œil vif, la mine réjouie.

Bonjour Eden, la journée s'annonce bien ! s'exclama Candice d'un ton enjoué en passant ses doigts fins dans la tignasse rousse qui encadrait son visage d'elfe.

Eden bredouilla une vague réponse et s'assit au bord du lit, satisfaite d'avoir réussi à poser ses pieds sur le sol.

Je me déteste quand je suis comme ça..., marmonna-t-elle d'une voix enrouée.

Malgré son ton maussade, on devinait dans sa manière de s'exprimer la bonne éducation qu'elle avait reçue. D'un geste encore endormi, elle

écarta les cheveux blonds qui lui tombaient dans les yeux.

Candy, un sourire aux lèvres, ouvrit la porte de la cabane pour laisser entrer l'air frais du matin, tout en observant son amie. Les cheveux clairs d'Eden devinrent presque transparents lorsque la lumière éclatante de l'été les traversa. Eden fit un ultime effort pour ouvrir tout grand les yeux. Ses épaules s'affaissèrent et elle laissa échapper un long bâillement.

Silencieuse, Candy attendait qu'Eden se réveille tout à fait, car elle savait pertinemment que son amie n'était pas aussi matinale qu'elle.

—

Je n'arrive pas à croire qu'il est déjà l'heure de se lever, murmura Eden, j'ai l'impression de m'être couchée il y a cinq minutes.

Elle posa ses coudes sur ses genoux et appuya sa tête sur ses mains. Elle avait le teint clair, des pommettes hautes, un petit nez légèrement retroussé et des lèvres pulpeuses qui embellissaient encore ses traits délicats.

Candy respira profondément avant de refermer la porte.

—

Tu as simplement besoin d'une douche et d'un bon café. N'oublie pas que la première semaine est toujours la plus difficile.

Eden haussa les épaules.

—

C'est facile de dire ça ; on voit que ce n'est pas toi qui es tombée dans les orties.

—

Ça te démange encore ?

—

Légèrement.

Eden, qui se sentait un peu coupable d'être de si méchante humeur, parvint à esquisser un sourire et à adoucir l'expression de son visage.

—

Si on m'avait dit qu'un jour je serais monitrice dans une colonie de vacances...

Après avoir bâillé une nouvelle fois, elle se leva et enfila sa robe de chambre. Le fond de l'air était si frais que ses orteils se recroquevillèrent. Si seulement elle avait pu se souvenir de l'endroit où elle avait laissé ses pantoufles !

—

Regarde sous le lit, suggéra Candy.

Eden se pencha et aperçut sa paire de mules de soie rose brodée peu adaptées à l'environnement dans lequel elle se trouvait. Elle se rassit pour les enfiler.

—

Penses-tu vraiment que les cinq étés que j'ai passés au Camp Forden m'ont préparée à travailler dans cette colonie ?

Candy fronça les sourcils.

—

Serais-tu en train de me dire que tu regrettes déjà d'être venue ici ?

Eden décida de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Après tout la nouvelle colonie de vacances de Camp Liberty comptait énormément pour elle tant sur le plan financier qu'affectif. Se plaindre ne servirait à rien.

Elle s'approcha de Candy et passa son bras autour de ses épaules.

—

Ne t'inquiète pas, je suis de mauvaise humeur le matin, c'est tout. Après une bonne douche, je serai d'attaque pour m'occuper de nos petites recrues.

—

Eden !

Candy la retint avant qu'elle ne ferme la porte de la salle de bains.

—
Tout va bien se passer. J'en suis persuadée.

— Moi aussi, j'en suis sûre.

Eden ferma la porte et s'appuya contre le battant. Maintenant qu'elle était seule dans la salle de bains, elle pouvait arrêter de jouer la comédie. En réalité, elle était morte de peur. Elle avait investi ses dernières économies et son ultime espoir dans les six cabanes et le réfectoire de Camp Liberty. Mais que savait-elle des colonies de vacances, elle qui était née dans la haute société de Philadelphie ? Elle se rendait compte avec angoisse qu'elle avait tout à apprendre.

Si elle n'était pas à la hauteur, réussirait-elle à se relever de son échec ? Que ferait-elle ? Dans la minuscule cabine de douche, elle tourna encore et encore le robinet d'eau chaude, mais le mince filet d'eau restait désespérément tiède.

Il me faut de la confiance en moi, de l'argent et une bonne dose de chance, songea-t-elle en grelottant.

Elle se lava avec le savon coûteux qu'elle se permettait encore d'utiliser. Elle n'aurait jamais pu imaginer, un an auparavant, que ce serait un jour son seul luxe.

Eden se retourna pour que l'eau qui se refroidissait rapidement, coule le long de son dos. Elle poussa un long soupir en songeant à ce qu'elle aurait fait, un an plus tôt, un jour comme celui-là... Elle se serait levée à 8 heures, aurait passé un temps fou sous une douche bien chaude ; puis elle aurait avalé un copieux petit déjeuner fait de pain grillé, de café, avec peut-être, en plus, un œuf à la coque. Aux environs de 10 heures, elle se serait rendue à la bibliothèque pour y faire un peu de bénévolat. Ensuite, elle aurait déjeuné en compagnie d'Eric, au restaurant Les Deux Cheminées, par exemple, avant de passer son après-midi au musée ou en compagnie de sa tante Dottie à s'occuper d'une œuvre de bienfaisance.

Elle n'aurait eu qu'à se soucier de choisir sa tenue, en hésitant entre son tailleur de soie rose et son ensemble en lin couleur ivoire. Elle aurait passé une soirée tranquille à la maison ou aurait assisté à un dîner chic à Philadelphie. En ce temps-là, elle ne connaissait ni l'angoisse ni les soucis. Son père était encore en vie.

Eden soupira et sortit de la douche. Elle s'essuya avec la serviette fournie par le camp. Le savon laissa une odeur subtile sur sa peau.

Lorsque son père était vivant, elle pensait que l'argent était fait pour être dépensé et que sa vie ne changerait jamais. On lui avait enseigné comment préparer un menu, pas comment le cuisiner. On lui avait appris à diriger une maison, pas à la nettoyer.

Elle avait passé une enfance très heureuse avec son père, qui était veuf, dans le confort de leur élégante demeure de Philadelphie. Elle avait été habituée au faste des multiples soirées, aux après-midi passés à boire une tasse de thé avec des amis ou à prendre des leçons d'équitation. Les Carlbough étaient une famille respectée de tous depuis des décennies, au sein de laquelle l'argent n'avait jamais manqué.

Malheureusement, la vie bascule parfois de manière imprévisible.

Désormais, elle donnait des cours d'équitation et tenait à jour le livre des comptes du camp, en essayant tant bien que mal d'en corriger les erreurs.

Eden essuya le petit miroir couvert de buée, qui se trouvait au-dessus du lavabo. Avec l'index, elle prit une quantité infime de crème de jour dans un pot à moitié vide — le dernier qui lui restait et qui devait durer tout l'été. Si elle survivait jusqu'à la fin du camp, elle s'offrirait un nouveau pot de crème comme récompense.

Lorsqu'elle sortit de la salle de bains, la cabane était vide. Connaissant Candy depuis une vingtaine d'années, elle savait qu'elle devait déjà être en train de s'affairer auprès des en liants. Elle envia la rapidité avec laquelle Candy s'était acclimatée à la situation et songea qu'il était grand temps qu'elle fasse de même. Elle enfila son jean et son T-shirt Camp Liberty rouge. Eden avait rarement porté des vêtements aussi décontractés, même lorsqu'elle était adolescente.

Elle appréciait la vie mondaine qu'elle menait alors — les soirées, les séjours de ski dans le Vermont, les passages à New York pour faire les magasins ou assister à une pièce de théâtre, les vacances en Europe. Elle n'avait jamais envisagé de devoir un jour gagner sa vie ; son père n'abordait pas ce sujet. Les femmes de la famille Carlbough ne travaillaient pas, elles présidaient des comités.

Elle avait fini ses études universitaires uniquement pour parfaire son éducation, sans imaginer qu'elle devrait embrasser un jour une quelconque carrière professionnelle. Ainsi, à vingt-trois ans, Eden était forcée de reconnaître qu'elle n'avait absolument aucune compétence spécifique.

Elle aurait pu en faire le reproche à son père, mais elle était incapable d'en vouloir à un homme qui s'était montré si bon envers elle. Elle l'adorait. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même pour avoir été si naïve et si peu clairvoyante.

Jamais elle ne pourrait blâmer son père. Un an après sa disparition brutale, elle avait encore le cœur serré en pensant à lui.

Toutefois, elle était suffisamment forte pour surmonter sa peine. S'il y avait bien une chose qu'elle avait apprise, c'était à cacher ses émotions, à rester impassible et maîtresse d'elle-même en toutes circonstances. Les fillettes et les monitrices que Candy avaient recrutées ne se douteraient pas un instant qu'elle pleurait encore son père ni qu'Eric Keeton avait blessé irrémédiablement son amour-propre.

Eric était un jeune banquier prometteur qui travaillait dans la société de son père. Il avait toujours paru si charmant, attentionné et digne de confiance qu'elle avait fini par accepter sa demande en mariage et s'était fiancée à lui alors qu'elle était en dernière année d'université.

Que de promesses il lui avait faites !

Devant le miroir, elle se fit une queue-de-cheval et pensa à la mine déconfite que ferait son coiffeur s'il la voyait ainsi. Elle trouvait cette coiffure plus pratique. Ses préoccupations étaient désormais plus terre-à-terre ; si elle n'attachait pas ses cheveux, ils la gêneraient pendant les leçons d'équitation qu'elle devait donner ce matin-là.

Elle ferma les yeux quelques secondes. Pourquoi avait-elle tant de mal à démarrer la journée ? Peut-être espérait-elle, en prolongeant son sommeil, échapper à son cauchemar et se retrouver de nouveau chez elle. Malheureusement, elle n'avait plus de chez elle. Des inconnus vivaient désormais dans ce qui avait été sa maison. Le décès de Brian Carlbough n'était pas un cauchemar, mais une réalité tragique.

Il avait succombé à une crise cardiaque et Eden avait dû faire face à ce choc et à son chagrin. En plus de son deuil, elle avait dû affronter une épreuve d'un autre genre.

Elle avait dû pendant des heures écouter les monologues incompréhensibles débités par des avocats en costume noir dans des bureaux sentant le cuir et le vernis. Ces avocats, avec leur air solennel et leurs manières polies, avaient ébranlé sa vie.

Ils lui avaient parlé de mauvais investissements, de marché en baisse,

d'hypothèques de second rang et d'emprunts à court terme. Après avoir passé en revue toutes ces informations, ils avaient conclu qu'elle était ruinée.

Brian Carlbough avait joué les cigales. Au moment de sa mort, la chance avait tourné et il n'avait pas eu le temps de récupérer ses pertes. Eden avait été contrainte de liquider tous ses biens et de vendre la maison dans laquelle elle avait grandi pour rembourser les dettes. Avant même d'avoir eu le temps de se remettre de son chagrin, elle s'était retrouvée sans domicile et sans revenus. Pour couronner le tout, Eric avait choisi ce moment précis pour la trahir.

Eden ouvrit la porte de la cabane et respira l'air frais de la montagne. Le paysage qui l'entourait était magnifique : des collines boisées à perte de vue, un ciel bleu d'une pureté incomparable... Pourtant, elle n'avait guère envie de profiter de la vue, car ses pensées étaient ailleurs, à Philadelphie. La voix posée d'Eric retentissait encore à ses oreilles.

Elle se remémora le scandale de leur rupture tout en marchant vers la grande cabane. Eric craignait pour sa réputation et sa carrière. Aussi, sans se soucier le moins du monde du drame qu'elle-même était en train de vivre et de l'état de dénuement dans lequel elle se trouvait, il n'avait fait que préserver ses propres intérêts.

Il ne l'avait jamais aimée. Eden glissa ses mains dans les poches de son jean et continua à marcher. Quelle idiote elle avait été ! Dire qu'elle ne s'était doutée de rien !

Néanmoins, cette expérience douloureuse lui avait été bénéfique et les enseignements qu'elle en avait tirés l'avaient fait mûrir. Elle avait compris ce qu'elle représentait pour Eric : le moyen le plus simple et le plus rapide pour s'approprier l'argent et la situation enviée des Carlbough. Dès qu'Eden et son père s'étaient retrouvés dans une situation délicate, il n'avait pensé qu'à ses propres intérêts.

Eden ralentit, car elle était à bout de souffle. Son essoufflement n'était pas dû à la fatigue de la marche, mais à sa colère. Il fallait qu'elle se calme, car elle ne voulait pas arriver au réfectoire le visage rouge et les yeux pleins de larmes.

Elle s'arrêta un instant, respira profondément et regarda autour d'elle.

Le fond de l'air était encore frais, mais, en fin de matinée, le soleil réchaufferait certainement le camp. L'été venait à peine de

commencer.

Le camp était composé de six cabanes, dont les fenêtres avaient été ouvertes pour aérer. Les rires des fillettes s'élevaient ici et là dans le camp. Des anémones et un cornouiller fleuri ornaient le sentier qui reliait les cabanes numéro quatre et cinq. Un oiseau moqueur, qui se trouvait sur le toit de la cabane numéro deux, se mit à chanter.

A l'ouest du camp, s'étendaient à perte de vue des prairies vertes et vallonnées, où paissaient paisiblement des chevaux. Eden était impressionnée par le sentiment d'infini que lui inspirait ce paysage. Avant, elle ne connaissait que la vie urbaine. Les rues, les immeubles, les embouteillages et la foule faisaient partie de son quotidien. Parfois, elle se sentait un peu nostalgique en repensant à son existence passée. Bien sûr, elle aurait pu continuer à mener cette vie.

Tante Dottie, qui l'aimait tendrement, lui avait proposé de venir s'installer chez elle. Eden avait longuement hésité avant de décliner cette invitation qui l'aurait amenée à poursuivre une vie sans but.

Comme son père, Eden semblait avoir le goût du risque. Comment expliquer autrement le fait qu'elle ait décidé d'in-vestir ses dernières ressources dans une colonie de vacances pour filles ?

Eden avait choisi de tenter le coup, de suivre son instinct. Désormais, elle ne pourrait plus revenir en arrière ; il lui serait impossible de retrouver sa place dans le doux cocon d'antan. La poupée de porcelaine fragile était en train de se transformer. Dans ce nouvel environnement, elle allait apprendre à se connaître et à révéler sa personnalité profonde.

Découvrir de nouveaux horizons lui permettrait peut-être de s'épanouir.

Candy avait raison ; ça allait marcher. Elles allaient tout faire pour que cette colonie soit une réussite.

Eden aperçut son amie qui venait à sa rencontre sur le chemin.

—

Tu as faim ? lança Candy en s'approchant d'elle.

—

Je suis au bord de l'inanition.

D'un geste amical, Eden posa sa main sur l'épaule de Candy.

—

Où étais-tu passée ?

—

Tu me connais, je ne peux pas rester cinq minutes sans rien faire.

Comme Eden, Candy contempla le camp. On put alors lire sur son visage tout ce qu'elle ressentait : l'amour, la peur et la fierté.

—

Je me faisais du souci pour toi.

—

Candy, je te l'ai déjà dit, j'étais simplement de mauvaise humeur ce matin.

Eden regarda un groupe de filles sortir en trombe d'une cabane et se diriger vers le réfectoire.

—

Eden, on se connaît depuis qu'on a six mois. Personne n'est mieux placé que moi pour comprendre ce que tu vis en ce moment.

Candy n'avait pas tort, Eden le savait et c'est pourquoi elle était décidée à mieux dissimuler ses blessures encore apparentes.

—

Tout ça, c'est du passé, Candy.

—

O.K. N'empêche que c'est moi qui t'ai entraînée dans ce projet.

—

Tu ne m'as pas entraînée. J'étais volontaire. En plus, tu sais comme moi que je n'ai investi qu'une somme dérisoire dans le camp.

—

Pas si dérisoire que ça. Grâce à ton argent, nous avons pu mettre en place une activité équestre. En plus, tu as accepté de donner des leçons d'équitation...

Je vais suivre attentivement l'évolution de mon investissement, dit Eden à la légère, et l'année prochaine, je ferai plus que donner quelques heures de cours d'équitation et tenir les comptes. Je serai une monitrice à part entière. Je suis très heureuse d'avoir fait ce choix Candy, poursuivit-elle, en reprenant son sérieux. Ce projet, c'est le nôtre.

Et celui de la banque.

Eden haussa les épaules.

Ce camp est essentiel pour nous. Pour toi, parce que c'est ce que tu as toujours voulu faire et que tu t'es donné les moyens de réaliser ton rêve, et pour moi, parce que...

Elle hésita, puis soupira.

Il faut bien le reconnaître, je n'ai rien d'autre dans la vie. Ici, je suis logée et nourrie, et j'ai un but : me prouver que je peux m'en sortir.

Les gens pensent que nous sommes folles.

Qu'ils pensent ce qu'ils veulent, répondit Eden du tac au tac, en retrouvant sa fierté et ce sentiment de témérité qu'elle avait découvert en elle et qu'elle commençait à savourer.

En riant, Candy tira doucement une mèche de la chevelure d'Eden.

Allons manger.

Deux heures plus tard, Eden achevait sa première leçon d'équitation de la journée. C'était ainsi qu'elle participait à la colonie dirigée par Candy. En outre, il avait été décidé qu'Eden se chargerait de la comptabilité, parce que Candy n'était pas à l'aise avec les chiffres.

Candy avait embauché des monitrices, une diététicienne et une infirmière. Dans un avenir proche, elle espérait pouvoir faire construire une piscine et engager un maître nageur, mais, pour l'heure, les activités proposées se limitaient aux baignades surveillées dans le lac, aux sorties en canoë, aux randonnées, au tir à l'arc et aux travaux manuels. Candy avait passé de longues heures à peaufiner le programme du camp tandis qu'Eden épluchait les comptes. Candy avait commandé tout le matériel nécessaire et Eden avait croisé les doigts pour que leur budget suffise à régler les factures.

Eden n'était pas aussi sûre que Candy que la première semaine du camp serait la plus difficile. Candy était dotée d'un optimisme à toute épreuve et réussissait notamment à occulter les problèmes financiers avec une facilité déconcertante.

Parvenue au milieu du manège, Eden sortit de ses pensées et lança aux filles :

—

C'est tout pour aujourd'hui.

Elle observa les visages des six fillettes, en partie dissimulés sous les bombes d'équitation.

—

Vous vous êtes très bien débrouillées.

—

Quand pourra-t-on faire du galop, mademoiselle Carlbough ?

—

Quand vous maîtriserez le trot.

Elle donna une petite tape sur le flanc d'un des chevaux. Elle s'imagina en train de galoper, dévalant à toute allure les collines et songea à la sensation de bien-être que cela pourrait lui procurer. Elle reprit rapidement ses esprits et recentra son attention sur ses élèves.

Enlevez la selle de vos chevaux et donnez-leur à boire. Souvenez-vous qu'ils ont besoin de vos soins et de votre attention.

Le vent la décoiffa et elle remit ses cheveux en place distraitement.

N'oubliez pas non plus de ranger vos selles correctement pour le cours suivant.

Comme prévu, cette dernière recommandation déclencha un concert de soupirs exaspérés. L'enthousiasme dont les fillettes faisaient preuve pour monter à cheval disparaissait en fin de séance, lorsqu'elles devaient ranger et nettoyer les équipements. Eden s'estimait heureuse d'avoir réussi à imposer un certain nombre de règles sans susciter trop de mécontentement. La semaine précédente, elle avait appris à mettre des prénoms sur chaque visage. L'engouement de ces filles de onze et douze ans lui avait fourni l'énergie nécessaire pour mener sa tâche à bien. Au sein du groupe, deux ou trois d'entre elles, pleines de vie, lui rappelaient la fillette qu'elle était à leur âge.

Après avoir passé une heure debout en plein soleil, elle appréciait ce moment de détente où elle pouvait bavarder un peu avec ses élèves, mais il était temps de passer à autre chose et elle finit tout de même par les pousser vers les écuries.

Eden !

En se retournant, elle aperçut Candy qui se précipitait vers elle. Dès qu'elle vit son amie, Eden sut que quelque chose de grave s'était passé.

Qu'est-ce qu'il y a ?

On a perdu trois enfants.

Quoi !

La panique s'empara d'Eden.

—

Comment ça « perdu » ?

—

On ne les trouve nulle part dans le camp. Il s'agit de Roberta Snow, Linda Hopkins et Marcie Jamison.

Candy se passa nerveusement la main dans les cheveux.

—

Barbara était en train de rassembler son groupe, qui devait aller faire du canoë. Les trois filles ne sont pas venues au point de rassemblement. Nous les avons cherchées partout.

—

Ne paniquons pas, dit Eden, autant pour se rassurer que pour calmer Candy. Roberta Snow ? N'est-ce pas la petite brune qui a glissé un lézard dans le T-shirt d'une autre fille l'autre jour et qui a fait sonner la cloche à 3

heures du matin ?

—

Si, c'est elle, répondit Candy. La peste. C'est la petite-fille du juge Harper Snow. Si elle se fait la moindre égratignure, il risque de nous coller un procès.

Candy secoua la tête et poursuivit, en baissant d'un ton le son de sa voix :

—

Elle a été aperçue pour la dernière fois ce matin marchant vers l'est.

Elle tendit le doigt vers les collines.

— Quant aux deux autres filles, on n'en sait pas plus, mais je parie qu'elles sont avec Roberta. Cette chère Roberta a une âme de meneuse.

En marchant dans cette direction, elle a dû se retrouver dans la pommeraie voisine, n'est-ce pas ?

Oui.

Candy ferma les yeux un instant.

Eden, si je ne retourne pas à l'atelier de poterie, je vais retrouver six filles transformées en statue d'argile. Je suis pratiquement sûre que nos trois fugueuses sont dans le verger. Une des filles a avoué avoir entendu Roberta préparer un plan pour s'y rendre en douce et chaparder quelques pommes. Il n'est pas question que nous ayons le moindre problème avec le propriétaire de la pommeraie. J'ai dû le supplier de nous laisser profiter de son lac. Il n'avait pas l'air très content de savoir qu'une colonie de vacances pour filles allait s'installer juste à côté de chez lui.

Eh bien, il devra s'y faire, dit Eden. Je vais aller les chercher, j'ai un moment de libre.

Merci de t'en occuper. Ecoute Eden, le propriétaire tient particulièrement à ce qu'on respecte ses cultures. Il est très attaché à sa propriété privée.

Je ne vois pas bien quels dégâts trois fillettes pourraient causer là-bas.

Eden se mit en route. Candy marcha quelques instants près d'elle, peinant à la suivre tant elle marchait vite.

Il s'appelle Chase Elliot. Tu sais, comme la marque Elliot Apples. Sa société commercialise des jus de pomme, du cidre, des compotes... Tout ce qui peut être produit à base de pommes. Il a bien précisé qu'il ne voulait pas trouver des fillettes en train de grimper dans ses arbres.

—
Il ne les trouvera pas, parce que je vais leur mettre la main dessus avant lui.

Eden franchit une clôture, laissant Candy derrière elle.

— Mets Roberta en laisse quand tu l'auras attrapée !

Candy regarda son amie s'enfoncer dans les bois. Eden suivit la piste à partir du camp. En route, elle ramassa un papier de bonbon, abandonné là à coup sûr par Roberta. Tout le camp savait que la petite-fille du juge Snow disposait d'une belle provision de friandises.

Il faisait chaud à présent, mais un bosquet de trembles ombrageait le sentier. La lumière du soleil tachetait le sol ; Eden trouva cette marche fort agréable. Des écureuils sautaient sur le chemin, sans se soucier de sa présence. Elle vit un lapin filer comme une flèche devant elle pour se réfugier dans des broussailles. Le son d'un pivert martelant un arbre résonna dans le bois.

Eden se rendit compte qu'elle n'avait jamais été aussi seule, sans personne aux alentours. Elle se pencha pour ramasser un autre papier de bonbon.

Elle découvrait de nouvelles odeurs végétales et animales. Elle remarqua que les giroflées qui sortaient de terre semblaient bien plus résistantes que les fleurs cultivées en serre. Elle fut ravie de constater qu'elle arrivait désormais à reconnaître certaines variétés de fleurs. Les giroflées, qui s'adaptaient à leur environnement, repoussaient chaque année.

Elles lui donnaient espoir. Elle aussi pourrait trouver sa place dans son nouvel environnement. D'ailleurs, elle l'avait déjà trouvée. Ses amies de Philadelphie la prenaient peut-être pour une folle, mais elle commençait vraiment à apprécier sa nouvelle vie.

Elle quitta le bosquet de trembles et pénétra dans une clai-rière. Les rayons du soleil y étaient plus intenses. Elle plissa les yeux et mit sa main sur le front pour les protéger de cette vive luminosité, puis elle contempla les vergers Elliot.

De toutes parts, des rangées d'arbres recouvraient les collines à perte de vue. Certains pommiers étaient vieux et nouveaux, d'autres jeunes et droits. Au début du printemps, le spectacle de ces pommiers en fleur avec leurs pétales roses et blancs au parfum léger et leur feuillage d'un

vert vif devait être magnifique. Elle y songea en franchissant la clôture qui entourait la propriété. A cette époque de l'année, les feuilles étaient plus foncées et les pétales avaient fait place à des petites pommes vertes brillantes, attendant patiemment que le soleil les fasse mûrir.

Elle sourit en repensant à toutes les fois où elle avait mangé de la compote produite avec des fruits de ce verger.

Des éclats de rire attirèrent son attention. Une pomme tomba d'un arbre et roula à ses pieds. Elle se pencha pour la ramasser et la jeta un peu plus loin. Quand elle leva les yeux vers le pommier, elle aperçut trois paires de baskets au milieu des branches.

—

Mesdemoiselles, cria Eden d'un ton autoritaire.

Elle entendit des murmures surpris.

—

Apparemment, vous n'avez pas trouvé le chemin qui mène au lac.

Le visage de Roberta apparut entre les feuilles.

—

Bonjour, mademoiselle Carlbough. Vous voulez une pomme ?

Quelle effrontée, pensa Eden. Pourtant, la remarque de la petite fille lui donna envie de sourire et elle eut du mal à garder son sérieux.

—

Descendez, ordonna-t-elle simplement.

Elle s'approcha de l'arbre et tendit les bras. Mais les fillettes n'avaient pas besoin de son aide et, en un rien de temps, elles se faufilent agilement entre les branches et atterrirent légèrement à côté d'elle. Eden fronça les sourcils, essayant de prendre un air sévère.

—

Vous savez parfaitement qu'il est interdit de sortir du camp sans permission, n'est-ce pas ?

Nous le savons, mademoiselle Carlbough.

Eden remarqua les yeux pleins de malice de Roberta.

Puisque aucune d'entre vous ne semble vouloir aller au lac aujourd'hui, vous aiderez Mme Petrie en cuisine ; il y a largement assez de vaisselle sale pour vous occuper toutes les trois.

C'était la première idée de punition qui lui était venue à l'esprit. Elle en était assez fière et fut convaincue que Candy approuverait cette initiative.

Vous irez d'abord voir Mlle Batholomew, puis vous rejoindrez Mme Petrie.

Deux des filles baissèrent la tête et regardèrent le sol.

Mademoiselle Carlbough, je pense que ça n'est pas juste de nous donner des corvées à faire, protesta Roberta, une pomme à moitié dévorée à la main. Après tout, nos parents paient pour ce camp.

Les mains d'Eden devinrent moites. Le juge Snow était un homme riche et puissant, qui gâtait sa petite-fille. Si cette petite peste se plaignait du camp... Eden respira profondément et ne laissa pas paraître son inquiétude. Non, elle n'allait pas laisser cette effrontée, qui avait de la pomme sur le menton, l'intimider ou lui faire du chantage.

Vos parents paient pour que nous nous occupions de vous, pour que nous vous fassions participer à des activités diverses et que nous vous inculquions un minimum de discipline. Quand ils vous ont inscrites au Camp Liberty, ils portaient du principe que vous en respecteriez les règles, mais, si vous préférez, je me ferai un plaisir d'appeler vos parents pour leur expliquer ce qu'il s'est passé.

Non, madame.

Roberta, comprenant qu'elle avait intérêt à faire profil bas, sourit d'un air innocent à Eden.

—

Nous sommes désolées d'avoir enfreint les règles et nous nous ferons une joie d'aider Mme Petrie.

Quelle petite hypocrite, se dit Eden en restant de marbre.

—

Très bien. Il est temps de rentrer au camp maintenant.

—

Ma casquette !

Roberta serait remontée dans l'arbre si Eden n'avait pas réussi à la retenir in extremis.

—

J'ai oublié ma casquette dans l'arbre. S'il vous plaît, mademoiselle Carlbough, c'est la casquette de l'équipe de base-bail de Philadelphie dédicacée par les joueurs...

—

Allez-y, moi je vais aller chercher ta casquette. Je ne veux pas que Mlle Batholomew s'inquiète plus longtemps.

—

Nous lui présenterons nos excuses.

—

J'y compte bien.

Eden les regarda escalader la clôture.

—

Et ne faites pas de détours, leur cria-t-elle, sinon, je ne te rends pas ta casquette.

Eden considéra l'arbre dans lequel elle devait grimper. Lorsque Roberta et ses acolytes s'y trouvaient, Eden avait eu l'impression que s'y hisser était un jeu d'enfant. Maintenant que c'était à elle d'agir, l'exercice s'avérait bien plus difficile.

Elle s'avança pour saisir une branche basse. Elle plaça son pied dans la première prise qu'elle trouva sur le tronc et s'agrippa à l'écorce rugueuse, qui lui abîma les paumes des mains. Elle tenta d'oublier les éraflures et se concentra sur le but à atteindre. Elle attrapa une branche un peu plus haute et continua son ascension au milieu du feuillage dont elle sentait la caresse sur ses joues.

Elle aperçut la casquette, accrochée à une petite branche, à environ un mètre d'elle. Elle fit une pose et commit l'erreur de regarder en bas. Aussitôt, elle sentit son estomac se nouer. Elle releva vite la tête et s'obligea à continuer son ascension.

Elle s'approcha de la casquette et tendit la main pour la saisir du bout des doigts en poussant un soupir de soulagement. Puis elle la mit sur sa tête et, du haut de l'arbre, contempla le verger.

Elle fut frappée par la symétrie de la pommeraie. De là- haut, elle pouvait admirer la géométrie parfaite des rangées de pommiers bien alignés. Au loin, elle pouvait même apercevoir un bout du lac, au-delà des trembles. De grandes bâtisses ressemblant à des granges jouxtaient une serre. Une camionnette, manifestement à l'abandon, stationnait sur un large chemin de terre, à environ quatre cents mètres de l'arbre dans lequel Eden était montée. Tout était calme autour d'elle ; elle entendait seulement les oiseaux chanter. Un papillon jaune vint virevolter autour d'elle.

On sentait dans l'air une odeur douce et acidulée, qui émanait des feuilles, des fruits et de la terre. Eden céda à la tentation et cueillit une pomme.

Elle se donna bonne conscience en se disant qu'il ne s'agissait que d'une petite pomme parmi tant d'autres et que le récoltant ne s'en apercevrait même pas. La pomme, pas tout à fait mûre, était encore acide. Cette acidité la fit frissonner, mais elle trouva la pomme délicieuse et la mordit de nouveau savourant avec délice le fruit défendu.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Elle sursauta et faillit perdre l'équilibre. Elle avala rapi-dement le morceau de pomme qu'elle venait de croquer, et chercha à distinguer

entre les feuilles la personne qui venait de lui parler.

C'est alors qu'elle l'aperçut, les mains sur les hanches. Il était svelte et portait une chemise en jean délavée ; ses manches retroussées au-dessus des coudes, laissaient voir des bras bronzés et musclés. Eden, méfiante, le regarda attentivement. Son visage, aux traits énergiques, était aussi bronzé que ses bras. Son nez était long et légèrement busqué, et sa bouche aux lèvres charnues avait une expression menaçante. Ses cheveux noirs en bataille recouvraient son front et formaient des boucles au niveau de son cou. Il fixait le haut de l'arbre de ses yeux vert pâle, presque translucides, une expression menaçante dans le regard.

Eden venait de croquer le fruit défendu et voici que le serpent faisait son apparition. Quelle manque de chance, pensa-t-elle. Puisqu'il lui était impossible de fuir, elle s'apprêta à expliquer sa présence en ces lieux.

—

Dites-moi, jeune fille, est-ce que vous faites partie du camp d'à côté ?

Choquée par le ton sur lequel l'homme venait de lui adresser la parole Eden s'apprêta à riposter vertement. Après tout, même si elle n'avait plus un sou et si elle était obligée de se démenier pour gagner sa vie, elle restait une Carlbough et une Carlbough ne se laissait pas intimider par un vulgaire récoltant de pommes.

—

Oui, et je vous signale que...

—

Vous savez que vous vous trouvez sur une propriété privée, et qu'il est formellement interdit d'y entrer

?

Les yeux d'Eden s'assombrirent, signe manifeste de sa fureur.

—

Oui, mais je...

—

Ces arbres ne sont pas faits pour que les petites filles y grimpent.

—

Je ne crois pas...

—

Descendez, ordonna-t-il d'un ton sec. Je vais vous emmener chez le directeur de votre colonie.

Eden commençait sérieusement à perdre son sang-froid. Un instant, elle envisagea de jeter son trognon de pomme sur la tête de l'homme. Elle ne supportait pas qu'on lui donne des ordres.

—

Ce ne sera pas nécessaire, lança-t-elle.

—

C'est moi qui décide de ce qui est nécessaire et de ce qui ne l'est pas. Allez, descendez.

Bien sûr qu'elle allait descendre. Ensuite, en choisissant soigneusement ses mots, elle le remettrait à sa place.

Prudemment, elle entama sa descente, tellement concentrée qu'elle n'eut le temps de penser ni à son vertige ni à sa peur.

A peine sentit-elle les deux éraflures qu'elle se fit au passage. Elle tourna le dos à l'homme et tenta d'atteindre une prise située sur le tronc de l'arbre. Elle allait lui montrer de quel bois elle se chauffait. Elle l'imaginait déjà en train de se confondre en excuses.

Soudain, son pied glissa et elle ne trouva aucune branche à laquelle se raccrocher. Elle poussa un cri de surprise et tomba en arrière.

Elle cessa de crier en sentant que sa chute était stoppée par les bras bronzés et musclés qu'elle avait admirés un peu plus tôt. Emprisonnée par l'étreinte de son sauveteur, elle sentit qu'ils roulaient tous les deux sur plusieurs mètres. Ils s'immobilisèrent enfin, et Eden chercha à reprendre sa respiration, coincée sous le corps musclé de l'inconnu.

La casquette de Roberta avait roulé au loin, libérant les cheveux blonds d'Eden et révélant son visage et ses yeux bleus assombris par la colère. Chase la dévisagea un instant, puis son regard descendit vers sa

poitrine et il fronça les sourcils.

—

Vous n'avez pas douze ans, murmura-t-il.

—

Bien sûr que non.

Une expression amusée sur le visage, il se déplaça pour qu'elle n'ait plus à supporter le poids de son corps, tout en continuant à la garder prisonnière.

—

Je ne vous voyais pas bien quand vous étiez clans l'arbre.

Désormais, il avait tout loisir de la regarder et i I ne s'en privait pas.

—

On dirait un ange tombée du ciel !

Il écarta plusieurs mèches des cheveux d'Eden qui lui recou-vraient le visage. Le bout de ses doigts était aussi rugueux que l'écorce de l'arbre qui l'avait griffée.

—

Que faites-vous dans une colonie de vacances pour fillettes ?

—

Je la dirige, répondit-elle froidement.

Ce n'était pas entièrement faux. Pour garder un semblant de dignité, elle préféra lui lancer un regard glacial plutôt que d'essayer de se débattre.

—

Cela vous dérangerait-il de me lâcher ?

—

Vous dirigez la colonie ?

Etant donné qu'elle venait de tomber de l'un de ses arbres, il n'avait aucun scrupule à la retenir prisonnière.

—

J'ai rencontré une responsable du camp, une certaine Mlle Batholomew, une femme charmante, aux cheveux roux.

Il sourit et plongea son regard dans celui d'Eden.

—

Ce n'était pas vous.

—

En effet.

Elle se résolut à mettre ses mains sur ses épaules pour tenter de repousser son corps puissant. Il ne bougea pas.

—

Je suis son associée. Eden Carlbough.

—

Ah, de la célèbre famille Carlbough de Philadelphie.

Le sarcasme qu'elle perçut dans le ton de sa voix l'offusqua.

Elle lui lança un regard méprisant et dit d'un ton laconique :

—

C'est cela.

Intéressant, pensa-t-il, une fille de bonne famille.

—

Enchanté, mademoiselle Carlbough. Je me présente, Chase Elliot, de la société South Mountain Elliots. C'est bien ma chance, se dit Eden en le dévisageant, il fallait que je tombe sur le propriétaire !

Non seulement elle s'était fait surprendre en train de voler des pommes, mais elle était tombée de l'arbre, et voilà qu'elle se retrouvait coincée sous le propriétaire du verger. Quelle journée !

Elle inspira profondément.

—

Bonjour, monsieur Elliot.

Chase imagina Eden buvant le thé dans un salon et cette pensée le fit pouffer de rire.

—

Bonjour mademoiselle Carlbough. Comment allez- vous ?

Il se moquait d'elle. Jamais personne n'avait osé se comporter ainsi en sa présence, même au moment du scandale.

Ses lèvres se mirent à trembler, mais elle se ressaisit rapidement. Elle ne ferait pas l'honneur à ce mufler de laisser paraître sa colère.

—

Bien, merci. J'irai encore mieux quand vous m'aurez lâchée.

Elle avait les manières d'une femme de la ville, essentielles pour se faire bien voir dans la haute société. Chase, lui, les trouvait futiles. Il se comportait de façon moins raffinée, mais plus franche.

—

Attendez un instant, je trouve cette conversation fasci-nante.

—

Nous pourrions peut-être la poursuivre debout, ne pensez-vous pas ?

—

Désolé de vous décevoir mais je suis très bien ainsi. Vous ne me gênez pas du tout.

Ce n'était pas tout à fait exact. En fait, Chase était troublé par la grâce et la douceur du corps d'Eden. Chase décida de savourer cet instant sans chercher à masquer son trouble.

—

Dites-moi, qu'est-ce que cela vous fait de vivre à la dure?

Il se moquait encore d'elle, ouvertement de surcroît. Eden bouillait intérieurement, mais persistait à ne rien laisser transparaître.

Monsieur Elliot...

Appelez-moi Chase, l'interrompt-il, étant donné les circonstances, nous pouvons nous dispenser de ces politesses superflues.

Elle tenta de le pousser, mais ses épaules étaient dures comme de la pierre et elle n'y parvint pas.

Cette situation est complètement ridicule. Lâchez- moi !

Et pour quelle raison, je vous prie.

Il parlait maintenant avec nonchalance et insolence. Toutefois, il paraissait aussi imposant que lorsqu'il s'était adressé à elle pour la première fois.

J'ai beaucoup entendu parler de vous, Eden Carlbough.

Il avait vu des photos d'elle dans les journaux. Il constata qu'elle était encore plus belle en vrai que sur les photos, plus sensuelle surtout.

Jamais je n'aurais cru qu'une Carlbough de Philadelphie pourrait tomber un jour de l'un de mes arbres.

Eden commençait à étouffer. Elle était sur le point de mettre de côté son éducation et d'oublier qu'on lui avait appris à toujours rester polie et à ne jamais se mettre en colère.

Je n'avais pas l'intention de tomber de l'un de vos arbres.

—

Vous ne seriez pas tombée si vous n'y étiez pas montée.

Il sourit en pensant qu'il avait bien fait de venir contrôler lui-même cette partie du verger.

Eden était en plein cauchemar. Elle ferma les yeux un instant, espérant reprendre le contrôle de la situation. Comment en était-elle arrivée à se trouver là, allongée sur le dos, sous cet inconnu ?

—

Monsieur Elliot.

Elle réussit à parler d'une voix calme et posée.

—

Je serai ravie de vous expliquer en détail le pourquoi de cette situation dès que vous m'aurez lâchée.

—

Les explications d'abord.

Elle resta bouche bée.

—

Vous êtes l'homme le plus grossier que j'aie jamais rencontré.

—

Etant donné que vous vous trouvez sur MA propriété, dit-il simplement, nous procédons selon MES

règles. J'attends vos explications.

Elle dut faire un effort pour ne pas s'énerver. Elle n'était pas en position de force et commençait à avoir mal à la tête.

—

Trois des fillettes du camp sont venues explorer les environs sans autorisation. Malheureusement, elles ont franchi la barrière et se sont introduites dans votre propriété. Je les ai trouvées dans cet arbre ; je

leur ai ordonné d'en descendre et de retourner au camp pour qu'elles y reçoivent la punition qu'elles méritent.

Vous allez les enduire de goudron et de plumes ?

Chacun ses méthodes, nous avons préféré opter pour des corvées supplémentaires en cuisine.

Très bien, mais cela ne m'explique toujours pas pourquoi vous avez atterri dans mes bras. Remarquez, je ne m'en plains pas ; vous sentez divinement bon.

A la grande surprise d'Eden, il plongea son visage dans sa longue chevelure.

Ce parfum m'évoque une nuit enivrante à Paris.

Arrêtez !

Eden se rendit compte qu'elle était sur le point de perdre son calme.

Chase sentait le cœur d'Eden battre à tout rompre contre le sien. Il aurait aimé pouvoir faire plus qu'humer son parfum, mais lorsqu'il releva la tête, il lut dans son regard un mélange de colère et de crainte.

Des explications, dit-il d'un ton léger, c'est tout ce que je demande pour l'instant.

Elle devinait les battements de son poulx au niveau de son cou. Elle regarda la bouche de Chase. Elle pouvait presque sentir le goût de ses lèvres sur les siennes. Perdait-elle la raison ? Ses muscles se détendirent, puis se contractèrent de nouveau. Il voulait des explications ? Il allait les avoir. Ensuite, elle pourrait enfin s'en aller.

Une des filles avait laissé sa casquette dans l'arbre.

Elle pensa à Roberta avec rancœur.

Alors, vous êtes montée la chercher.

D'un signe de tête, il indiqua que son explication lui semblait crédible.

Cela n'explique pas pourquoi vous mangiez l'une de mes pommes.

Elle était farineuse.

Il sourit de nouveau, tout en effleurant de sa main le menton d'Eden.

Permettez-moi d'en douter. Je pense plutôt qu'elle était croquante, acide et délicieuse. Je m'y connais en pommes vertes, j'en ai mangé des tas.

Eden se sentait de plus en plus mal à l'aise. Son regard et sa voix trahissaient un trouble grandissant.

Vous avez eu ce que vous vouliez : des explications et des excuses.

Je n'ai pas entendu d'excuses.

Eden n'avait absolument pas l'intention de s'excuser.

Elle lui lança un regard plein de mépris et de condescendance.

Je veux que vous me lâchiez immédiatement. Libre à vous de me poursuivre en justice si vous estimez avoir droit à un dédommagement pour quelques malheureuses pommes infestées de vers. Pour l'heure,

j'en ai assez de votre arrogance et de votre grossièreté.

Ses pommes étaient les meilleures de la région, voire de tout le pays. Toutefois, il exultait d'imaginer les jolies dents blanches d'Eden au contact d'un ver.

Vous ne savez pas encore jusqu'où peuvent aller l'arrogance et la grossièreté, peut-être souhaitez-vous le découvrir.

Comment osez-vous...

Il posa ses lèvres sur sa bouche, sans lui laisser le temps de finir sa phrase.

Il la prit au dépourvu. Son baiser fougueux rappelait l'acidité du fruit défendu. La force de ce geste inattendu la priva de toute son énergie ; elle était habituée aux cajoleries et aux douces sollicitations. Elle resta sans voix, incapable de répondre ou de protester. Il mit ensuite ses mains sur son visage et lui caressa le menton avec le pouce. Comme son baiser, ses mains étaient fortes et troublantes.

Il ne regrettait pas son geste. En amour, il n'agissait jamais sans le consentement de l'être aimé, mais Eden était un fruit

au goût tellement sucré qu'il n'avait aucun regret. Elle ne bougeait pas, mais il pouvait savourer la fébrilité de ses lèvres. Elle paraissait à la fois innocente et dangereuse. Il leva la tête lorsqu'elle commença à se débattre.

Doucement, murmura-t-il.

Il continuait à lui caresser le menton avec son pouce. Les yeux d'Eden exprimaient plus de nervosité que de colère.

J'ai l'impression que votre étiquette de femme du monde ne vous sied guère.

Lâchez-moi.

Sa voix était tremblante, mais elle ne s'en souciait plus. Chase se releva tout en aidant Eden à en faire de même.

—

Laissez-moi vous nettoyer, vous êtes pleine de terre.

—

Vous êtes l'homme le plus grossier que je connaisse.

—

Vraiment ? Quel dommage que je n'ai pas été gâté par la vie comme vous l'avez été !

Alors qu'elle se retournait, il l'attrapa par les épaules pour la regarder une dernière fois.

—

Je suis curieux de savoir combien de temps vous réus-sirez à survivre dans cet environnement hostile, sans coiffeur ni domestique.

Il est vraiment comme les autres, pensa Eden. Elle le regarda avec dédain afin de dissimuler sa douleur et ses doutes.

—

Si vous voulez bien m'excuser, monsieur Elliot, je suis très en retard pour mon prochain cours.

Il la lâcha.

—

Veillez à ce que les enfants ne s'approchent plus de ces arbres, lui dit-il en souriant, ils pourraient se faire mal en tombant.

Le sourire de Chase avait le don d'énerver Eden. Elle se mordit la langue pour ne pas l'injurier.

Chase la regarda franchir la clôture et s'éloigner dans les bois. Il remarqua ensuite que la casquette se trouvait à ses pieds et il

se pencha pour la ramasser. 11 la glissa dans sa poche arrière, en se disant qu'elle lui servirait de prétexte pour revoir Eden.

Pendant le reste de la journée, Eden s'efforça de ne pas repenser à ce qu'elle venait de vivre. Elle avait décidé de ne pas parler à Candy de sa rencontre avec Chase pour l'oublier plus facilement.

Elle avait honte d'avoir été surprise dans l'arbre. Dans d'autres circonstances, Candy et elle auraient ri de la situation, mais pas cette fois.

Au-delà de l'humiliation et de la colère qu'elle avait ressenties, Eden était troublée par ce qu'elle avait ressenti. Elle n'arrivait pas à le définir précisément, mais c'était toujours aussi vif en elle. Elle ne pouvait pas s'en défaire, ni même en faire abstraction. Elle savait qu'elle ne devait pas se laisser envahir par ses sentiments.

Elle se ressaisit. Tout cela était ridicule ; elle ne connaissait pas Chase Elliot et ne souhaitait pas le connaître. Elle ne pouvait effectivement pas s'empêcher de repenser à la scène du baiser, mais elle ferait en sorte que cela ne se reproduise plus.

Tout au long de l'année, elle avait pris en main les rênes de sa vie. Elle ne les lâcherait plus, même si elle était bien consciente des difficultés et des obstacles à surmonter. La désillusion l'avait rendue plus forte.

Chase Elliot tenait lui aussi sa propre vie bien en main. Elle l'avait trouvé grossier et autoritaire. Elle ne voulait plus avoir affaire à des hommes dominateurs. Qu'ils soient polis ou discourtois, ils étaient au fond tous les mêmes. Depuis son expérience douloureuse avec Eric, les hommes avaient beaucoup baissé dans son estime. Sa rencontre avec Chase n'avait rien arrangé.

Elle devait pourtant s'efforcer sans cesse de ne pas penser à lui.

En se concentrant sur les activités du camp, elle aurait l'esprit suffisamment occupé pour le chasser de son esprit.

Contrairement à Candy, elle avait peu d'expérience en matière de colonie de vacances. Ses responsabilités étaient donc plutôt limitées et ses occupations assez terre-à-terre. Elle participait tout de même activement au bon déroulement du camp. En tant que novice, elle avait été chargée de nettoyer les écuries et de panser les chevaux. Elle avait travaillé dur pour que tout soit d'une propreté irréprochable. Et elle était fière des ampoules attrapées après tant d'efforts.

La ruée vers le réfectoire des vingt-sept filles de dix à quatorze ans, qui avait lieu dès la sonnerie du dîner, intimidait toujours un peu Eden. Depuis quelque temps, elle se chargeait d'aider à maintenir l'ordre. Les filles parlaient souvent des garçons de leur âge et des stars du rock ou du cinéma. Avec un peu de chance, et en surveillant le groupe très attentivement, il était possible d'éviter les bousculades.

La brochure du Camp Liberty vantait une alimentation saine et équilibrée. Ce soir-là, du poulet rôti était servi, accompagné d'une purée de pommes de terre et de brocolis à la vapeur. Les couverts s'entrechoquaient alors que les filles s'avançaient dans la file de la cafétéria.

—

La journée a été bonne.

Candy se tenait à côté d'Eden et surveillait toute la salle.

—

Et elle est presque terminée, ajouta Eden. Deux des filles du cours du matin se débrouillent vraiment très bien. J'aimerais leur donner quelques cours supplémentaires, d'un niveau un peu plus élevé.

—

Très bonne idée. Nous tâcherons de caser cela dans l'emploi du temps.

Candy observait l'une des monitrices, qui tentait de convaincre une fillette de mettre une tête de brocoli dans son assiette.

—

Au sujet de Roberta et de sa petite équipe, je voulais te dire que tu as géré la situation de main de maître. Ton idée de sanction était excellente.

—

Merci.

Désormais, un simple petit compliment de ce genre suffisait à la rendre fière.

—

J'avais juste un peu peur qu'elles soient un fardeau pour Mme Petrie.

—

Apparemment, elles se sont comportées en bons petits soldats.

—

Même Roberta ?

—

Aussi surprenant que cela puisse paraître.

Eden et Candy se tournèrent et regardèrent Roberta, qui était déjà à table en train de manger.

—

Eden, tu te souviens de Marcia Delacroix au Camp Forden ?

—

Comment pourrais-je l'oublier ?

La majorité des fillettes étant assises, Eden et Candy prirent un plateau et allèrent à leur tour se servir.

—

Elle avait glissé une couleuvre dans le tiroir où Mlle Forden rangeait ses sous-vêtements.

—

Oui, je me souviens.

Eden jeta un nouveau regard en direction de Roberta.

—

Tu crois à la réincarnation ?

—

Disons qu'à partir de maintenant, je ferai attention lorsque je sortirai une culotte de mon tiroir, dit Eden en riant.

En soulevant son plateau, elle poursuivit :

Tu sais, Candy, je...

C'est alors qu'elle vit Roberta lancer de la purée en se servant de sa fourchette comme d'un lance-pierre. Le projectile avait déjà atterri sur les cheveux d'une fillette lorsque Eden ouvrit la bouche pour intervenir. Mais il était trop tard.

Cet incident déclencha un grand tohu-bohu dans tout le réfectoire. Des boules de purée se mirent à voler de toute part.

En quelques secondes, le sol, les tables, les chaises et les enfants en furent recouverts. Candy prit son sifflet et se dirigea vers le centre de la pièce. Avant qu'elle n'ait eu le temps de siffler, elle reçut une giclée de purée entre les deux yeux.

A cet instant, tout le monde se tut.

Eden, qui tenait encore son plateau dans les mains, resta figée. Elle eut du mal à contenir un fou rire, surtout lorsqu'elle vit Candy essuyer la traînée de purée qui lui dégoulinait le long du nez.

Jeunes filles, finissez votre repas en silence. Je ne veux plus entendre un mot. Quand vous aurez fini de manger, vous vous mettrez en rang le long de ce mur. Nous vous donnerons des serpillières, des balais et des seaux, et vous nettoierez tout ça.

Oui, mademoiselle Bartholomew, marmonnèrent les fillettes à l'unisson.

Seule Roberta, les bras sagement croisés et l'air docile, osa répondre bien distinctement.

Après dix secondes de silence qui semblèrent interminables, Candy marcha vers Eden et reprit son plateau.

Si tu oses rire, lui dit-elle à voix basse, je t'étripe.

Moi ? Rire ? Non, non, je ne ris pas.

Si, je le vois bien.

Candy se dirigea d'un pas décidé vers la table des adultes.

Mais tu es suffisamment douée pour rire discrète-ment.

Eden s'assit, déplia sa serviette et la posa soigneusement sur ses genoux.

Tu as un peu de purée dans les sourcils.

Candy lui lança un regard furieux, puis se cacha derrière sa tasse de café pour sourire.

Dorénavant, tu pourrais remplacer la laque par de la purée pour te coiffer.

Candy regarda les pommes de terre qui refroidissaient dans son assiette.

Essaie cette nouvelle technique de coiffage toi-même, tu dis toujours qu'il faut montrer l'exemple.

Eden continua de manger son poulet et ignora la remarque de Candy.

La cuisine de Mme Petrie est vraiment exquise, tu ne trouves pas ?

Il fallut presque deux heures pour nettoyer le réfectoire et faire sécher les flaques d'eau laissées par l'équipe de nettoyage en herbe. A l'extinction des feux, les fillettes étaient épuisées. Le calme régna dans le camp ce soir-là.

C'était le moment qu'Eden préférait. Après une longue journée d'activités physiques, elle était percluse de fatigue —

de bonne fatigue —, et se sentait détendue. Les sons des oiseaux de nuit et des insectes lui étaient désormais familiers.

Elle attendait souvent avec impatience de pouvoir s'isoler un peu et contempler les étoiles.

Elle n'assistait plus à des pièces de théâtre ni à des cocktails ou autres mondanités. Mais elle s'en moquait éperdument. Plus elle s'éloignait de son ancien mode de vie, moins elle le regrettait.

Elle gagnait en maturité et s'en réjouissait. Elle était désormais capable de distinguer l'essentiel du superflu. Pour Eden, le camp était primordial, tout comme son amitié avec Candy. Les fillettes qu'elles avaient sous leur responsabilité comptaient également plus que tout, y compris l'insupportable Roberta Snow.

Elle savait qu'il lui serait impossible de revivre comme avant. Elle avait changé et elle aimait la nouvelle Eden Carlbough. Elle savourait son indépendance. Elle n'avait jamais connu ce sentiment du temps où elle était entourée de son père, de son fiancé et de ses domestiques. La nouvelle Eden était capable de faire face aux problèmes de la vie quotidienne.

Ses mains n'étaient plus élégamment manucurées. Ses ongles, qu'elle coupait courts, n'étaient plus vernis. Elle privilégiait à présent l'aspect pratique et elle en était fière.

Elle marcha vers les écuries, comme elle en avait pris l'habitude à la nuit tombée. A l'intérieur, il faisait frais et sombre, et l'air était imprégné d'odeurs de cuir, de foin et de chevaux. Elle se sentait à l'aise en ce lieu, car elle avait une grande expérience de l'équitation, ce qui était un atout pour le camp.

Chaque soir, elle passait en revue les six chevaux et le matériel, estimant que cela faisait partie intégrante de ses fonctions. Elle s'arrêta au niveau de la première stalle pour caresser l'hongre rouan qu'elle avait nommé Courage. Elle avait emmené trois pommes avec elle. Les chevaux s'étaient très vite accoutumés à recevoir une moitié de pomme chaque soir. Courage passa la tête par-dessus la cloison de la stalle et plaça ses naseaux contre la paume d'Eden.

— Tu es un bon garçon, lui murmura-t-elle. Certaines filles ne savent pas encore distinguer un étrier d'un mors, mais ça viendra, ne t'en fais

pas.

Elle lui donna le morceau de pomme, puis elle entra dans la stalle pour l'examiner tandis qu'il mangeait avec contentement.

Le camp avait pu acquérir ce cheval à bas prix en raison de son grand âge et de son dos légèrement ensellé. Peu importait à Eden que les chevaux soient des pur-sang, il fallait avant tout qu'ils soient fiables et doux.

Elle constata avec satisfaction que le cheval avait été correctement pansé. Elle sortit de la stalle, en ferma le loquet, puis se dirigea vers le box suivant.

L'été prochain, le camp disposerait d'au moins trois montures de plus. Eden ne se posait même pas la question de savoir si Camp Liberty aurait de nouveau lieu l'été prochain. Elle en était certaine : il aurait bien lieu et elle serait de la partie.

Elle n'avait apporté qu'un peu d'argent et quelques connaissances en équitation, alors que Candy avait une grande expérience des enfants. Candy avait trois sœurs et venait d'une famille modeste.

Contrairement à Eden, elle avait toujours su qu'il lui faudrait un jour gagner sa vie et elle s'y était préparée. Heureusement, Eden apprenait vite. Dès la deuxième saison du Camp Liberty, elle serait responsable de la colonie au même titre que Candy.

Eden débordait d'ambition. D'ici quelques années, le Camp Liberty serait renommé pour ses activités équestres et le blason des Carlbough serait redoré. Peut-être même ses anciennes amies de Philadelphie y enverraient-elles leurs enfants. Qui sait ? Cette pensée l'amusa.

Eden arriva à la dernière stalle, dans laquelle se trouvait Patience, une jument assez âgée et très douce, qui supportait toutes les maladresses des jeunes cavalières en échange d'un peu d'affection.

—

Tiens, trésor.

Eden souleva chacun de ses sabots pour les inspecter.

—

Voici ce que j'appelle un travail bâclé, marmonna-t-elle en sortant un cure-pied de sa poche arrière.

Voyons, n'est-ce pas Marcie qui t'a montée la dernière ? Il faudra que je lui en touche un mot, même si j'ai horreur des leçons de morale, surtout lorsque c'est moi qui les donne !

Patience s'ébroua.

Je ne peux quand même pas laisser Candy faire tout le sale boulot, n'est-ce pas ? Et puis, je vais être indulgente avec Marcie, parce qu'elle n'est pas encore très à l'aise avec les chevaux. Elle ne sait pas à quel point tu es gentille. Allez ma grande, je vais te frictionner un peu.

Eden rangea son cure-pied et posa sa tête contre le cou de la jument.

Moi aussi, Patience, je rêve d'un bon massage avec des huiles parfumées ; je fermerais les yeux, je laisserais le masseur me détendre et je repartirais avec la peau toute douce et les muscles dénoués.

En riant, Eden s'apprêta à masser la jument.

Puisque tu ne peux pas me masser, c'est moi qui m'y colle. Attends, je vais chercher de la pommade.

En se retournant, elle eut le souffle coupé.

Chase Elliot se tenait là, appuyé contre la porte de la stalle. La pénombre dessinait de curieuses ombres sur son visage. Eden chercha à reculer, mais la jument bloquait le passage. Chase sourit, apparemment amusé par la situation.

Dans l'ombre, il lui semblait encore plus attirant que lors-qu'elle l'avait vu sous le soleil. Sa beauté ne répondait pas aux canons esthétiques traditionnels. Il avait un physique naturel, presque animal. D'ailleurs, la manière dont il l'avait embrassée ce matin-là était brutale, voire primitive. Eden sentit un frisson la parcourir des pieds à la tête.

Je me ferai un plaisir de vous masser, dit-il en souriant de nouveau, vous ou votre jument.

—
Ça ne sera pas nécessaire, merci.

Elle se rendit compte que sa tenue était encore plus négligée qu'au moment de leur première rencontre et que ses vêtements étaient imprégnés de l'odeur des chevaux.

—
Puis-je vous être utile, monsieur Elliot ?

Elle avait décidément beaucoup de classe, pensa-t-il. Même dans une écurie poussiéreuse, elle se comportait élégamment.

—
Vous avez de belles bêtes, plus toutes jeunes, mais robustes.

Cette remarque fit plaisir à Eden, mais elle ne le montra pas.

—
Merci pour eux, dit-elle. Cela dit, je ne pense pas que vous soyez venu admirer les chevaux.

—
Vous avez raison.

Il entra dans la stalle et leva une main pour caresser le cou de la jument. Eden remarqua qu'il portait une chevalière en or d'une grande valeur.

Comme Chase lui barrait le passage, Eden croisa les bras et attendit.

—
Monsieur Elliot, vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous étiez venu faire ici.

Miss Philadelphie est nerveuse, pensa Chase. Sous son air glacial, elle cache une sensibilité à fleur de peau.

Il devina que, comme lui, elle n'était pas restée insensible au baiser impulsif qu'il lui avait donné plus tôt dans la journée.

C'est exact, je ne vous l'ai pas dit, répondit Chase.

Il tendit le bras et attrapa sa main. La bague d'Eden, une opale sertie de diamants, luisait faiblement dans la pénombre.

Les bagues de fiançailles ne se mettent pas à la main droite, lui fit-il remarquer.

En réalité, il était ravi de constater qu'il ne s'agissait pas d'une bague de fiançailles.

J'avais entendu dire que vous alliez épouser Eric Keeton au printemps dernier. Apparemment, ça n'a pas été le cas.

Elle avait envie d'hurler, mais elle se dit qu'il cherchait à la provoquer et qu'elle ne tomberait pas dans son piège.

En effet. Il semble que vos pommes ne suffisent pas à occuper votre temps, il faut aussi que vous vous intéressiez aux commérages.

Il admira la façon dont elle lançait des piques tout en souriant.

J'ai parfois un peu de temps libre. En fait, je me suis intéressé à cette nouvelle parce que Keeton fait partie de ma famille.

C'est faux.

Il était finalement parvenu à l'énervé. Elle le regarda dans les yeux pour la première fois depuis qu'ils se trouvaient tous les deux dans la stalle.

Famille éloignée, bien entendu, nous n'avons aucun trait de ressemblance. Ma grand-mère était une Winthrop, une cousine de sa

grand-mère.

Il saisit l'autre main d'Eden et tourna ses paumes vers le haut.

Vos petites mains délicates ont quelques ampoules, vous devriez faire attention.

Une Winthrop ?

Eden ne se préoccupa pas de ses mains ; elle avait surtout été surprise d'entendre le nom de Winthrop.

Je ne fais pas partie de la famille proche, mais je m'at-tendais à recevoir une invitation au mariage et je suis curieux de savoir pourquoi vous l'avez quitté.

Je ne l'ai pas quitté, lâcha-t-elle sans réfléchir. Si vous tenez vraiment à le savoir, c'est lui qui m'a quittée. Vous pouvez maintenant me lâcher les mains et je pourrai ainsi finir mon travail.

Chase s'exécuta, mais l'empêcha de sortir de la stalle.

Je savais qu'Eric n'était pas une lumière, mais je ne le pensais pas stupide à ce point.

Gardez vos commentaires pour vous et laissez-moi sortir.

Chase toucha la frange d'Eden.

Ce n'est qu'une simple constatation.

Arrêtez de me toucher.

—

J'aime vos cheveux, Eden, ils sont doux.

—

Merci pour le compliment, dit-elle en reculant d'un pas.

Son cœur se mit à battre la chamade. Elle ne voulait pas qu'on la touche. Personne. Ni physiquement ni affectivement.

Or, elle sentait qu'il avait la capacité de la toucher aux deux sens du terme.

—

Monsieur Elliot...

—

Appelez-moi Chase.

—

Chase. La cloche du lever sonne à 6 heures et j'ai encore du travail ce soir, alors je vous prie de m'expliquer sans plus tarder la raison de votre présence ici, si tant est qu'il y en ait une.

—

Je suis venu vous rapporter votre casquette, dit-il tout en la sortant de sa poche arrière.

—

Bien. Ce n'est pas la mienne, mais je la rendrai à Roberta. Merci de vous être dérangé.

—

C'était vous qui la portiez lorsque vous êtes tombée de mon arbre.

Chase posa la casquette sur la tête d'Eden.

—

Elle vous va bien.

—

Comme je vous l'ai déjà expliqué...

Des bruits de pas interrompirent Eden.

—

Mademoiselle Carlbough ! Mademoiselle Carlbough !

Roberta, en chemise de nuit rose, s'arrêta en dérapant

devant la stalle. Un sourire radieux aux lèvres, elle regarda fixement Chase.

—

Salut, lança-t-elle.

—

Salut.

—

Roberta, l'extinction des feux a eu lieu il y a plus d'une heure, dit Eden d'une voix grave, la mâchoire serrée.

—

Je sais, mademoiselle Carlbough. Je suis désolée. Je n'arrivais pas à dormir parce que je n'arrêtais pas de penser à ma casquette. Vous avez promis que je pourrais la récupérer, mais vous ne me l'avez pas rendue. J'ai aidé Mme Petrie, je vous assure, vous n'avez qu'à lui demander. J'ai lavé des tonnes de casseroles et j'ai même épluché des pommes de terre, et...

—

Roberta !

Le ton de la voix d'Eden suffit à la faire taire.

—

M. Elliot a eu la gentillesse de rapporter ta casquette.

Eden retira la casquette de sa tête et la donna à la fillette.

—

Il me semble que tu devrais le remercier et t'excuser d'être entrée dans sa propriété.

—

Oui, merci beaucoup.

Elle fit à Chase son plus beau sourire.

—

Ils sont vraiment à vous tous ces arbres ?

—

Oui.

Chase avait de la tendresse pour les sales gosses telles que Roberta. Il était persuadé qu'elle avait un bon fond.

—

Vos pommes sont délicieuses, bien meilleures que celles que nous avons à la maison.

—

Roberta.

Roberta roula des yeux faussement effrayés en entendant la voix d'Eden.

—

Je suis navrée de m'être introduite dans votre propriété.

Roberta se tourna vers Eden pour voir si ses excuses lui convenaient.

—

Très bien, Roberta. Maintenant, retourne immédiatement te coucher.

—

Oui mademoiselle.

Elle jeta un dernier regard en direction de Chase, enfonça la casquette sur sa tête et courut vers la porte.

—

A bientôt Roberta, on se reverra, lui lança Chase en souriant.

—

Oui, à bientôt.

Roberta s'en alla, une expression rêveuse sur le visage. Eden laissa s'échapper un soupir lorsqu'elle entendit la porte de l'écurie se refermer.

—

Ne faites pas semblant, dit Chase.

—

Semblant de quoi ?

—

D'être exaspérée par Roberta. En réalité, cette enfant vous amuse beaucoup.

—

Vous ne diriez pas ça si vous aviez vu le carnage qu'elle a causé en lançant de la purée dans le réfectoire aujourd'hui.

Eden sourit malgré tout.

—

C'est un petit monstre, mais un monstre sympathique. Enfin, si nous avons vingt-sept petites Roberta au camp, je deviendrais folle.

—

Certaines personnes sont douées pour mettre de l'ani-mation.

—

Ou pour provoquer le chaos, continua Eden en se souvenant de l'épisode du dîner.

La vie ne vaut rien sans un peu de désordre.

Elle s'aperçut qu'elle n'était plus sur ses gardes et qu'elle s'était mise à discuter avec lui.

Il s'avança d'un pas et elle recula. Il sourit et chercha à lui prendre la main. Eden se heurta à la jument, mais réussit à appuyer son autre main contre le torse de Chase.

Que voulez-vous ? lui dit-elle d'une voix basse et tremblante.

Savait-il seulement ce qu'il voulait ? Il contempla son visage, puis la regarda dans les yeux.

Je crois que je veux me promener avec vous au clair de lune, écouter les chouettes hululer et attendre que le rossignol se mette à chanter.

La jument assistait calmement à la scène. Il passa sa main dans les cheveux d'Eden.

Il faut que je rentre, lui dit-elle.

Toutefois, elle ne bougea pas.

Eden et la pomme, murmura-t-il, quelle tentation ! Venez avec moi, allons marcher un peu.

Non.

Elle savait qu'il avait touché bien plus que ses mains et ses cheveux. Tout se chamboulait précipitamment en elle.

Tôt ou tard...

C'était un homme patient. Il attendrait qu'elle soit prête, de la même manière qu'il savait attendre que les pommes mûrissent. Il glissa ses doigts le long de sa gorge, sentit les battements rapides de son cœur et entendit sa respiration irrégulière.

Je reviendrai, Eden.

Cela ne changera rien.

Je reviendrai quand même, dit-il en souriant.

Elle le regarda s'éloigner et entendit le grincement de la porte se refermant.-

La vie au camp était désormais bien rodée et Eden s'était habituée aux réveils très matinaux, aux longues journées d'activités physiques et à la simplicité des repas. Elle se sentait de plus en plus sûre d'elle.

Au début, elle pensait en se couchant qu'elle serait incapable de se lever le lendemain, tant elle était épuisée. A force de monter à cheval, de ramer et de marcher, elle souffrait de courbatures. Une fois par semaine, elle s'occupait des comptes, qui lui causaient parfois de terribles maux de tête. Mais à sa grande surprise, elle réussissait à être d'attaque chaque matin.

Avec le temps, ses tâches lui semblèrent de plus en plus faciles à accomplir. Elle était jeune, en bonne santé et faisait du sport chaque jour. Avant, hormis l'équitation, elle ne pratiquait que le tennis de façon très occasionnelle. Elle reprit progressivement le poids qu'elle avait perdu à la suite du décès de son père et perdit son apparence d'extrême fragilité.

Elle se prit véritablement d'affection pour les fillettes. Elle les connaissait désormais individuellement. Elle fut ravie de constater que la sympathie qu'elle avait pour elles était réciproque.

En arrivant, Eden savait déjà que les filles adoreraient Candy. Comment ne pas aimer cette femme chaleureuse, drôle et pleine de talents ? En revanche, en ce qui la concernait, elle n'espérait guère plus qu'être simplement respectée. Elle fut très émue lorsque Marcie lui offrit un bouquet de fleurs des champs. Elle fut également transportée de joie quand Linda Hopkins se jeta dans ses bras pour la remercier après son premier galop.

Le camp avait véritablement changé sa vie, à bien des égards.

Le mois de juillet fut très chaud. Les fillettes portaient leurs tenues les plus légères et les baignades au lac étaient toujours très attendues. On laissait les portes et fenêtres ouvertes pendant la nuit pour profiter de la moindre petite brise.

Un soir, Roberta trouva une couleuvre et s'amusa à terroriser ses camarades de chambre. Les journées se succédaient, chacune avec son lot de surprises et de joies. On aurait aimé que l'été ne se termine jamais.

Le temps passait et Eden commençait à croire que Chase ne reviendrait pas, contrairement à ce qu'il lui avait dit. De son côté, elle avait veillé à ne pas sortir du camp. Elle avait bien été tentée à plusieurs reprises d'aller se balader dans le verger, mais elle s'en était abstenue.

Pourquoi se sentait-elle encore tendue et inquiète ? Elle tentait de se convaincre que sa rencontre avec Chase n'avait été qu'un épisode sans importance. Toutefois, lorsqu'elle se trouvait dans l'écurie, le soir venu, elle ne pouvait s'empêcher d'être à l'affût d'éventuels bruits de pas et de rester un petit moment à attendre, comme s'il allait apparaître.

Ce soir-là, Eden était allongée tranquillement sur son lit. Les monitrices avaient promis d'organiser un feu de camp le lendemain si les fillettes étaient sages. De ce fait, les jeunes adolescentes s'étaient montrées obéissantes et s'étaient couchées sans protester. Eden se réjouissait à l'idée de ce feu de camp. Elle se voyait déjà en train de faire cuire des saucisses et des marshmallows au-dessus des flammes. En fait, Eden était aussi impatiente que les fillettes de prendre part à cet événement. Elle mit ses bras derrière sa nuque et regarda le plafond d'un air songeur. Pendant ce temps, Candy arpentait la chambre de long en large.

Je suis sûre qu'on pourrait le faire, Eden.

Faire quoi ?

Organiser une fête.

Candy s'arrêta au pied du lit d'Eden.

Tu sais, la soirée dont je t'ai parlé, celle que je voudrais organiser pour les filles, tu te souviens ?

Oui, dit Eden, coupant court à son rêve éveillé.

Nous devrions vraiment tout faire pour qu'elle ait lieu. J'aimerais faire de cette fête un événement annuel du camp.

Candy, très enthousiaste, comme à son habitude, s'assit sur le lit d'Eden.

Il y a une colonie de vacances pour garçons à une trentaine de kilomètres d'ici. Nous pourrions les inviter ; ils seraient ravis, c'est certain.

Sûrement.

En premier lieu, Eden pensa au coût de la fête : il faudrait à boire et à manger pour une centaine de personnes, de la musique et des décorations. Ces dépenses n'étaient pas négligeables, mais Eden savait que les filles seraient aux anges.

En bougeant les tables, nous devrions avoir suffisamment de place dans le réfectoire.

Oui. En ce qui concerne la musique, je sais que la plupart des filles ont apporté des CD avec elles et nous pourrions demander aux garçons d'en apporter aussi. Pour la déco, nous la ferons nous-mêmes.

Candy nota toutes ses idées sur son bloc-notes.—

Pour les rafraîchissements, nous pourrions faire simple :

des biscuits et des jus de fruits feront l'affaire, précisa Eden avant que Candy, dans son élan, n'évoque un buffet -

gargantuesque.

Et pourquoi ne pas faire cela la dernière semaine ? Comme une fête d'adieux en somme.

Eden fut prise de panique à cette seule idée. La première semaine du camp avait été éprouvante pour elle, mais aujourd'hui, elle souhaitait que tout cela ne s'arrête jamais. Pourtant, en septembre, il lui faudrait trouver un nouvel emploi, un nouveau but. Candy retrouverait son poste d'enseignante, tandis qu'elle éplucherait les offres d'emploi.

—

Eden ? Eden ? Qu'est-ce que tu en penses ?

—

De quoi ?

—

D'organiser la fête la dernière semaine ?

—

Je pense qu'on devrait d'abord voir ce qu'en dit le directeur de la colonie de garçons.

—

Ça va Eden ? Tu es inquiète à l'idée de devoir quitter le camp, c'est ça ?

—

Je ne suis pas inquiète, j'y pense, voilà tout.

Candy lui prit la main.

—

Quand j'ai proposé de t'héberger, j'étais sérieuse tu sais. Je peux payer le loyer avec un seul salaire et j'ai quelques économies de côté, ça te laissera le temps de trouver un travail.

—

Je t'adore Candy. Tu es vraiment ma meilleure amie.

—

C'est réciproque !

Il est hors de question que je me U mirne les pouces pendant que tu te démènes pour payer le loyer et la nourriture. Tu en as déjà fait suffisamment en me permettant de réinstaller chez toi.

Eden, voyons, tu sais bien que je préfère partager l'appartement avec toi que vivre seule, (,a me fait vraiment plaisir, alors ne considère pas cela comme un service. En plus, tu ne te tournes pas les pouces, tu prépares tous les repas !

Oui, mais ce n'est pas toujours mangeable !—

C'est vrai, dit Candy en souriant.

Ecoute, prends le temps de bien réfléchir à ce que tu veux faire de ta vie.

Ce que je veux, c'est travailler, dit Eden en riant. Ces dernières semaines, j'ai compris que j'aimais énormément être active. Je compte trouver un emploi dans un centre équestre. Peut-être même dans celui que je fréquentais il y a quelques années. Et si cela ne marche pas...

Elle haussa les épaules.

Je trouverai autre chose.

Bien sûr que tu trouveras, ne t'en fais pas. Et puis, l'été prochain, l'effectif du camp aura augmenté et nous ferons peut-être même des bénéfices.

L'année prochaine, je serai une pro des colliers de nouilles, des masques et autres objets d'art. Avant cela, je vais appeler le directeur du camp de garçons d'Eagle Rock.

—
La fête va être très sympa, y compris pour nous. Il y aura des moniteurs, des hommes !

Candy s'étira en soupirant.

—
Cela fait une éternité que je n'ai pas parlé à un homme.

—
Et l'électricien, la semaine dernière, il ne compte pas ?

—
Il aurait pu être mon grand-père ! Je le parle d'un homme qui a encore des dents et des cheveux.

Elle passa sa langue sur sa lèvre supérieure.

—
Tout le monde n'a pas la chance de passer ses soirées main dans la main avec un homme charmant dans les écuries.

—
Je t'ai déjà dit que je ne lui tenais pas la main.

—
Roberta Snow, en parfaite petite espionne, nous a donné une autre version des faits. D'autant plus qu'elle a eu le coup de foudre, apparemment.

Eden toucha les callosités qui avaient commencé à se former dans les paumes de ses mains.

—
Elle s'en remettra.

—
Et toi ?

—
Moi aussi.

—
Il ne t'intéresse pas ? lui demanda Candy en s'asseyant sur le lit. J'ai eu le temps de bien l'observer lorsque je lui ai demandé l'autorisation d'accéder à son lac. Je pense qu'aucune femme sur cette planète ne peut rester complètement insensible à ses yeux verts.

—
Tu te trompes.

Candy éclata de rire.

—
Eden, tu ne me feras pas croire qu'il ne te fait ni chaud ni froid. En plus, n'oublie pas que tu lui as fait tellement d'effet qu'il est venu jusqu'aux écuries du camp pour te revoir.

—
Peut-être qu'il venait simplement rapporter la casquette de Roberta.

—
Oui et peut-être que les poules ont des dents. N'as-tu jamais été tentée d'aller refaire un tour du côté du verger ?

—
Non. J'ai vu les pommiers une fois et cela m'a suffi.

Elle mentait. Elle avait voulu y retourner des centaines de fois.

—
Tu ne souhaites vraiment plus revoir ce magnifique producteur de pommes qui a l'un des plus beaux visages de la région ?

Elle ne demandait pas cela par simple curiosité. Elle se faisait du souci pour Eden, qu'elle avait vue souffrir par le passé.

Amuse-toi Eden, tu mérites d'être heureuse.

Je ne pense pas pouvoir m'amuser avec Chase Elliot.

Eden pensa au danger, à l'excitation, à l'érotisme et à la tentation. Tout cela n'avait rien à voir avec un quelconque amusement. Elle se leva du lit et alla à la fenêtre.

Tu es beaucoup trop méfiante, reprit Candy.

Peut-être.

Les hommes ne sont pas tous comme Eric, tu sais.

Je sais.

Elle se retourna en soupirant.

De toute façon, Eric ne me manque pas.

Candy, étonnée par la remarque d'Eden, haussa légèrement les épaules.

C'est parce que tu n'as jamais vraiment été amoureuse de lui.

J'étais sur le point de l'épouser.

Pas parce que tu l'aimais, parce que c'est ce qu'on attendait de toi.
C'était simple, tu ne t'es pas posé de questions.

Eden trouva cette analyse assez drôle. Elle hocha la tête et dit :

—

Qu'y a-t-il de mal à cela ?

—

L'amour, ce n'est pas ça. L'amour donne le vertige, fait faire des choses incroyables, fait mal aussi parfois. Tu n'as rien connu de tel avec Eric.

Candy parlait en connaissance de cause. Elle était tombée amoureuse plus d'une douzaine de fois.

—

Tu te serais mariée avec lui et tu aurais peut-être été satisfaite. Après tout, vous aviez des goûts communs et vous veniez du même milieu social.

Eden arrêta de sourire.

—

Vu la façon dont tu présentes la situation, ça n'a rien de très réjouissant.

—

Tu ne menais pas une existence trépidante. Mais tu es en train d'évoluer.

Candy se demanda si elle n'était pas allée trop loin en disant cela.

—

Eden, tu as reçu une éducation adaptée au milieu social dans lequel tu étais censée continuer à vivre, mais tout autour de toi s'est écroulé. J'imagine le traumatisme que cela a dû être pour toi. Dans l'ensemble, tu as réussi à faire face, mais j'ai l'impression que ton passé te hante toujours un peu. Ne penses-tu pas qu'il est temps pour toi de tirer définitivement un trait sur ta vie d'avant ?

C'est ce que j'essaie de faire.

Je sais et tu te débrouilles bien, notamment en te concentrant sur le camp et sur ton avenir. Mais je pense qu'il faut aussi que tu cherches à construire de nouvelles relations pour t'épanouir.

Tu penses à une relation amoureuse ?

Je pense que tu devrais rencontrer quelqu'un qui puisse te tenir compagnie, te donner de l'affection, avec qui tu puisses partager des choses. Je ne dis pas que tu as besoin d'un homme pour être heureuse, mais tu ne devrais pas systématiquement refuser leurs avances sous prétexte que ton ex-fiancé s'est mal comporté envers toi. Tout le monde a besoin d'un compagnon.

Tu as peut-être raison. Pour l'instant, je cherche simplement à me reconstruire et je me contente d'apprécier ma nouvelle vie. Je fuis toutes les complications, en particulier celles qui mesurent un mètre quatre-vingt-dix.

Tu es pourtant quelqu'un de romantique Eden. Tu te souviens des poèmes que tu écrivais ?

Nous n'étions alors que des enfants. Il fallait que je grandisse.

Grandir ne signifie pas abandonner ses rêves. Ce camp, par exemple, nous en rêvions et il est devenu réalité. Je veux que tu continues à rêver.

Chaque chose en son temps.

Cette conversation toucha beaucoup Eden. Elle embrassa Candy sur la joue.

—

Pour le moment, organisons cette fête, au cours de laquelle nous pourrons rencontrer de charmants moniteurs.

—

Nous pouvons aussi inviter certains voisins, non ?

—

Tu es vraiment incorrigible, dit Eden en riant et en se dirigeant vers la porte. Je vais marcher un peu, puis j'irai voir les chevaux. Laisse la lumière allumée, j'éteindrai en rentrant.

Durant ses premiers jours au camp, Eden avait été angoissée par la quiétude de la nature. Désormais, elle appréciait les sons nocturnes, et ne se lassait pas d'écouter le chant des grillons, le hululement des chouettes, le meuglement des vaches des fermes avoisinantes et les bruits des divers insectes. Au travers de nuages menaçants, la lune et les étoiles diffusaient une lumière douce et les lucioles virevoltaient en laissant sur leur passage des traînées lumineuses éphémères.

Alors qu'elle se dirigeait vers le lac, elle entendit le clapotis de l'eau et les coassements des grenouilles. Elle alla chercher un peu de fraîcheur sous le couvert des arbres qui bordaient la rive.

Eden cueillit une marguerite jaune. Elle pensait encore à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Candy. Elle fit tourner la tige de la fleur entre ses doigts et regarda les pétales tourner.

Etait-elle romantique comme Candy semblait le penser ? Lorsqu'elle était plus jeune, elle avait écrit des poèmes, en effet. Ils tournaient tous autour du thème de l'amour, pleins de longs regards mélancoliques, de grands sacrifices et de pureté. Elle se dit que le romantisme était incompatible avec la réalité.

En réfléchissant, Eden s'aperçut qu'elle avait cessé d'écrire à partir du moment où elle avait rencontré Eric. La jeune fille rêveuse d'autrefois était devenue une jeune femme conformiste, ayant troqué ses vers contre des couverts en argent.

A présent, elle avait de nouveau changé et n'en était pas mécontente.

Elle jeta sa fleur dans l'eau et la regarda flotter. Candy avait raison. Son histoire avec Eric n'était pas une histoire d'amour. Elle s'était comportée avec lui selon les attentes de son entourage. En réalité, Eric ne lui avait pas brisé le cœur en la quittant, il l'avait blessée dans son amour-propre. Comme il se devait, Eric lui avait offert un beau diamant, lui avait fait livrer des roses et n'avait jamais manqué de lui faire des compliments et d'être courtois avec elle. Mais dans tout cela il n'y avait pas trace d'amour. Elle ne savait pas ce qu'était l'amour avec un grand A.

Ressemblait-il aux chevaliers et aux belles princesses des contes de fées ? A la musique de Chopin écoutée dans une pièce éclairée de bougies ? A un tour de grande roue ? En riant, Eden mit ses bras autour d'elle-même et contempla les étoiles.

—

Vous devriez faire ça plus souvent.

Elle se retourna brusquement, en portant une main à sa gorge.

Chase se trouvait à quelques mètres d'elle, debout à la lisière des arbres. C'était la troisième fois qu'elle le voyait et, chaque fois à son grand regret, il avait surgi près d'elle par surprise.

—

Vous ne pouvez pas vous empêcher de faire sursauter les gens ?

—

En fait, cela n'arrive qu'avec vous.

En réalité, il avait été aussi surpris qu'elle de la rencontrer ce soir-là. Il marchait depuis le crépuscule et s'était arrêté sur les rives du lac pour regarder l'eau en pensant à elle.

—

Vous êtes bronzée, remarqua-t-il.

Le teint hâlé d'Eden faisait paraître plus claire sa chevelure. Il eut envie de toucher ses cheveux pour voir s'ils étaient toujours aussi doux et aussi délicatement parfumés.

Je passe la majeure partie de mes journées dehors.

Cette nouvelle rencontre, au clair de lune et au bord de

l'eau, avait quelque chose de symbolique, comme si le destin les avait réunis. Eden songea pourtant à s'enfuir, mais se força à rester.

Le cœur de Chase battait très fort dans sa poitrine ; il en fut tout étourdi.

Vous devriez porter un chapeau, dit-il distraitemment.

Il se demandait s'il ne rêvait pas. Vêtue d'un simple short et d'un T-shirt blanc, elle était resplendissante.

Je me demandais si vous viendriez vous balader par ici, poursuivit-il.

Il sortit de l'ombre dans laquelle il se trouvait. Le chant des grillons allait crescendo.

J'ai pensé qu'il y ferait plus frais.

Chase s'approcha d'Eden et lui dit :

J'ai toujours aimé les nuits chaudes.

On étouffe un peu dans les cabanes.

Mal à l'aise, Eden jeta un coup d'œil derrière elle et s'aperçut qu'elle s'était éloignée du camp bien plus qu'elle ne le pensait.

Je ne me suis pas rendu compte que j'étais sur votre terre.

Je ne deviens tyrannique que lorsque l'on grimpe dans mes arbres, dit-il en plaisantant. Vous étiez en train de rire à l'instant. A quoi pensiez-vous ?

Eden avait l'impression que Chase se rapprochait d'elle à mesure qu'elle s'en éloignait.

—

Je pensais à une grande roue.

—

Cette grande roue, lorsque vous êtes dedans, vous préférez le moment de la montée ou celui de la descente ?

Il ne résista pas davantage et tendit sa main vers ses cheveux.

Elle fut sur le point de défaillir lorsqu'il la toucha.

—

Il faut que je rentre.

—

Allons marcher un peu.

Eden repensa à ce qu'il lui avait dit dans l'écurie : « je veux marcher avec vous au clair de lune », elle hésita quelques secondes puis répondit :

—

Non, je ne peux pas, il est tard.

—

Il doit être à peine 21 h 30.

Il lui prit la main, la retourna et remarqua les callosités sur sa paume.

—

Vous avez beaucoup travaillé.

—

C'est ce qu'on fait généralement pour gagner sa vie.

Ne prenez pas ce ton sarcastique.

Il retourna sa main et caressa ses doigts. Il était décidément doué pour susciter l'émoi chez Eden par de simples caresses.

Vous pourriez mettre des gants pour protéger vos petites mains de femme de la ville.

Je ne suis plus une femme de la ville, lui répondit-elle en retirant sa main de la sienne.

Sans se décontenancer, Chase saisit simplement son autre main.

Je ne sers pas le thé, je ramasse du foin, alors peu importe l'état de mes mains.

Vous servirez le thé de nouveau à l'avenir.

Il pouvait facilement imaginer Eden vêtue d'un ensemble de soie rose, dans un salon trop décoré, une théière de porce-laine à la main.

Regardez, la lune se reflète dans l'eau.

Elle tourna la tête et vit que les rayons de la lune illuminaient l'eau sombre du lac et donnaient des rellets argentés aux arbres. La nouvelle Eden, bien que plus terre à terre que l'ancienne, fut charmée par cette atmosphère si particulière.

C'est magnifique. La lune semble si près.

Certaines choses sont plus éloignées qu'il y paraît ; d'autres sont en fait bien plus proches.

Il se mit à marcher. Eden l'accompagna, parce qu'il lui tenait toujours la main et parce qu'elle était intriguée.

—

Je suppose que vous avez toujours vécu ici.

Elle ne lui avait posé cette question que pour faire la conversation. Elle n'était pas vraiment intéressée par la réponse.

—

Quasiment. Le siège de l'exploitation s'est toujours trouvé ici. La maison a plus de cent ans. Vous aimeriez peut-être la visiter.

Elle pensa à sa propre maison et aux générations de Carlbough qui s'y étaient succédé. Elle songea ensuite avec amertume aux étrangers qui y vivaient à présent.

—

J'aime les vieilles demeures.

—

Tout se passe bien au camp ?

Eden pensa avant tout à la situation financière de la colonie, mais se retint d'aborder ce sujet.

—

Les fillettes ne nous laissent pas le temps de nous ennuyer, dit-elle en riant doucement. Elles ont vraiment de l'énergie à revendre.

—

Comment va Roberta ?

—

Bien, égale à elle-même.

—

Bon.

Hier soir, elle a peint le visage d'une de ses camarades pendant son sommeil.

Peint ?

Eden riait.

Oui. Elle a dû chaparder un ou deux petits pots de peinture dans la salle d'activités manuelles. Quand Marrie s'est réveillée, elle ressemblait à un indien prêt à attaquer une diligence.

Notre petite Roberta ne manque pas d'imagination.

C'est le moins qu'on puisse dire. L'autre jour, elle m'a dit qu'elle voulait devenir la première femme à la tête de la Cour suprême des Etats-Unis.

Chase sourit. L'imagination et l'ambition étaient les deux qualités qu'il admirait le plus.

Je suis sûre qu'elle réussira.

Oui, je n'en doute pas.

Asseyons-nous. Vous verrez mieux les étoiles.

A ces mots, Eden se rappela qu'elle se trouvait seule avec Chase, situation qu'elle cherchait à éviter.

Je ne pense pas...

Avant qu'elle ait eu le temps de terminer sa phrase, il la poussa à s'asseoir sur un talus d'herbe.

—

Voici une manière bien cavalière de mettre en application votre proposition, s'exclama-t-elle.

Il passa son bras autour de ses épaules et elle se raidit instantanément.

—

Regardez le ciel. Vous ne verrez jamais un tel spectacle en ville.

Eden céda et contempla les étoiles brillantes tels des diamants incrustés dans le ciel. Elles scintillaient de mille feux.

—

Ce n'est pas le même ciel qu'en ville.

—

C'est le même, Eden, ce sont les personnes qui changent.

Il s'allongea sur le dos et tendit le bras.

—

Voici Cassiopée.

—

Où?

Eden, curieuse, regarda attentivement, mais ne parvint pas à distinguer la constellation.

—

On la voit mieux d'ici.

Il la tira vers lui et, avant qu'elle ne proteste, pointa le doigt en direction du ciel.

Regardez, elle est là. Elle ressemble à un W.

Oh oui !

Ravie d'avoir réussi à la voir, Eden attrapa le poignet de Chase et dessina avec lui le contour de la constellation.

C'est la première fois que j'arrive à en repérer une.

Il suffit de bien observer. Là, c'est Pégase, annonça Chase en changeant son bras de direction.

Cette constellation compte cent soixante-six étoiles que l'on peut distinguer à l'œil nu. Vous voyez, juste au-dessus de vous, continua-t-il.

Eden plissa les yeux et se concentra. La lumière de la lune se répandait sur son visage.

Oui, ça y est, je la vois.

Elle se rapprocha un peu plus de Chase pour lui montrer le dessin formé par les étoiles.

J'ai appelé mon premier poney Pégase. Parfois, j'imaginais qu'il allait déployer ses ailes et s'envoler.

Montrez-moi une autre constellation.

Il admira la façon dont les étoiles se reflétaient dans ses yeux et le sourire que formaient ses lèvres.

Orion, murmura-t-il.

—

Où?

—

Il se dresse avec son épée derrière lui et son bouclier en avant. Une étoile rouge, des milliers de fois plus lumineuse que le soleil, forme l'épaule du bras qui tient l'épée.

—

Où est-il, je...

Eden se tourna et regarda Chase dans les yeux. Elle oublia les étoiles, le clair de lune et l'herbe douce sur laquelle ils étaient assis. Elle lui serra le poignet jusqu'à ce que leur deux poulx soient en harmonie.

Elle s'apprêta à l'embrasser, mais les lèvres de Chase ne firent qu'effleurer sa tempe. L'air était empreint d'une douce odeur de chèvrefeuille et une chouette hululait.

—

Que faisons-nous ? parvint-elle à demander.

—

Nous nous apprécions mutuellement.

Tout doucement, ses lèvres embrassèrent sa joue.

Eden pensa que le terme « apprécier » était un peu faible pour exprimer la force de ses sentiments. Jamais personne ne l'avait mise dans un tel état d'exaltation. Elle se sentait à la fois faible et enflammée, forte et éperdue. Les lèvres de Chase étaient douces et la main qu'il avait laissée sur sa joue était virile. Elle ne pouvait plus contrôler les battements de son cœur. Elle céda au plaisir de s'abandonner.

Elle tourna la tête en poussant un gémissement et ils se retrouvèrent bouche contre bouche. Il la serra dans ses bras.

Ses lèvres s'entrouvrirent. Jamais elle n'avait connu un désir aussi intense.

Quant à lui, il n'avait jamais imaginé éprouver des sentiments aussi forts. Il s'était préparé à prendre son temps avec Eden, car l'innocence qu'elle dégageait semblait requérir une certaine lenteur. A présent, c'était elle qui le sollicitait. Elle lui caressait le dos et se mouvait contre son corps. Elle lui donnait des baisers ardents. Il ne pouvait plus lui résister.

Quelle ivresse ! Elle se donnait à lui sous ce ciel étoilé. Il sentait l'odeur de l'herbe et de la terre, et dans sa bouche un goût de feu. Elle soupira lorsqu'il posa ses lèvres sur sa gorge.

Eden passa ses doigts dans les cheveux de Chase et murmura son nom.

Il ne voulait jamais arrêter de la toucher. Il ne voulait plus jamais la quitter. Elle mit sa main sur son visage et il plaça la sienne par-dessus ; il sentit la pierre précieuse de sa bague.

Il voulait tout savoir d'elle. Il y avait tellement d'interrogations. Le désir ne suffisait pas. Il devait savoir qui elle était. Il leva la tête pour l'observer. Qui était-elle et comment avait-elle pu le rendre aussi fou d'elle ?

Il se redressa et lui dit :

—

Vous êtes surprenante, Eden Carlbough de la famille Carlbough de Philadelphie.

Pendant un instant, elle fut incapable de répondre. Elle ne put que le regarder fixement. Elle avait eu droit à son tour de grande roue, une attraction folle et vertigineuse.

Elle recouvra brusquement ses esprits.

—

Laissez-moi me relever.

—

J'ai du mal à vous comprendre, Eden.

—

Je ne vous demande pas de me comprendre.

Soudain, elle eut envie de se recroqueviller et de pleurer,

sans vraiment savoir pourquoi. Au lieu de cela, elle choisit de se mettre en colère.

—

Je vous ai demandé de me laisser me relever.

Il lui tendit une main pour l'aider. Eden se leva toute seule, en l'ignorant.

—

Quand on est en colère, il vaut mieux crier, c'est plus constructif.

Elle lui lança un regard brillant. Elle ne voulait pas se sentir humiliée.

—

Probablement. Maintenant, veuillez m'excuser.

—

Arrêtez ! s'écria-t-il.

Il l'attrapa par le bras et la força à lui faire face.

—

Quelque chose s'est passé entre nous ici, ce soir. Je veux savoir où cela nous mènera.

—

Nous nous apprécions mutuellement. N'est-ce pas la façon dont vous avez défini la situation ?

Eden tentait de se convaincre qu'il ne se passait rien d'important, rien de plus qu'un petit moment d'ivresse.

—

Nous avons terminé maintenant, alors bonne nuit.

—

Nous sommes loin d'avoir terminé. Voilà ce qui me préoccupe, lui

répondit-il.

—

C'est votre problème, Chase, dit-elle avec indifférence.

Au fond, elle pensait comme lui et elle prit peur.

—

Oui, c'est mon problème.

Comment avait-il pu passer aussi rapidement du stade de curiosité à celui d'attraction pour ressentir finalement ce désir intense ?

—

Puisque c'est mon problème, j'ai une question à vous poser. Je veux savoir pourquoi Eden Carlbough passe son été à travailler dans une colonie de vacances au lieu de faire une croisière dans les îles grecques. Je veux savoir pourquoi elle nettoie les écuries au lieu d'organiser des dîners en compagnie d'Eric Keeton.

—

Cela ne vous regarde pas, dit-elle en élevant la voix.

La nouvelle Eden ne contrôlait plus bien ses émotions.

—

Mais si cela vous intéresse tant, vous n'avez qu'à appeler les membres de votre famille qui connaissent Eric. Je suis sûre qu'ils n'hésiteront pas à vous donner tous les détails que vous souhaitez.

—

C'est à vous que je le demande.

—

Je ne vous dois aucune explication.

Elle retira brusquement son bras et se mit à trembler de rage.

—

Je ne vous dois absolument rien, continua-t-elle.

C'est vous qui le dites.

Sa colère l'avait refroidie et lui avait permis de revenir à la réalité.

Je veux savoir avec qui je vais faire l'amour.

Vous n'aurez pas besoin de le savoir, je peux vous l'assurer.

Nous achèverons bientôt ce que nous avons commencé ce soir, Eden.

Il attrapa de nouveau son bras. Un peu effrayée elle comprit que le Chase doux et patient avait disparu.

Je peux vous l'assurer, répéta-t-il d'un ton presque menaçant.

Vous prenez vos désirs pour des réalités.

Surprise et contrariée, elle le vit alors sourire. Il lui fit une dernière caresse langoureuse sur le bras. Elle frissonna. Il plaça un doigt sur ses lèvres, comme pour lui rappeler ce qu'elle avait goûté auparavant.

Pensez à moi, lui glissa-t-il dans le creux de l'oreille avant de lui tourner le dos et de reprendre son chemin. Le temps était idéal pour un feu de camp. Le ciel était relativement dégagé ; seuls quelques nuages masquaient la lune de temps à autre. L'air s'était un peu rafraîchi après le coucher du soleil et il faisait bon, d'autant qu'une légère brise soufflait.

Les branches et les bouts de bois ramassés pendant la journée avaient été empilés et formaient un édifice imposant de plus d'un mètre cinquante au milieu d'une clairière, à l'est du camp. Chaque fillette avait contribué à bâtir cet amas de bois. Elles étaient maintenant toutes réunies autour de l'ouvrage, attendant impatiemment que le feu

soit allumé. Un nombre impressionnant de hot dogs et de marshmallows avaient été disposés sur une table de pique-nique ainsi que des brochettes bien affûtées pour planter les denrées à cuire. Par mesure de sécurité, les monitrices avaient placé à proximité du feu un tuyau d'arrosage et une bassine remplie d'eau.

Candy, tenant à la main une grande allumette tel un flam-beau, déclara :

— Le premier feu de camp annuel de Camp Liberty peut maintenant commencer. Mesdemoiselles, êtes-vous prêtes à faire rôtir vos saucisses ?

Toutes les filles, y compris Eden, s'écrièrent « oui » en chœur et applaudirent Candy.

Candy craqua l'allumette et la jeta dans le petit bois à la base de l'amas de branchages. De petites flammes se formèrent d'abord et se propagèrent progressivement en suivant la trace d'essence versée pour démarrer le feu. Sous le regard émerveillé des fillettes, les flammes grandirent et le bois se mit à crépiter joyeusement.

—

Génial ! s'écria Eden. J'avais peur que le feu ne prenne pas.

La fumée commença à s'élever en tourbillonnant.

—

Tu as affaire à une spécialiste, dit Candy en tirant la langue.

Elle piqua une saucisse au bout d'un bâton pointu et contempla le foyer rougeoyant.

—

Ma seule crainte était qu'il se mette à pleuvoir, mais regarde-moi ce ciel, c'est parfait !

Eden regarda en l'air. Sans effort et sans concentration, elle aperçut instantanément Pégase. Il chevauchait la nuit étoilée exactement comme il l'avait fait la nuit précédente.

Il s'en était passé des choses la veille sous ce même ciel. Eden, le visage face au vent et les mains chauffées par le feu, se demanda un instant si l'épisode mouvementé avec Chase s'était réellement produit.

Evidemment qu'il avait eu lieu ! Ses souvenirs étaient bien trop vifs pour n'être que le fruit de son imagination. Elle avait réellement vécu ce moment avec lui et avait vraiment éprouvé des sentiments et des sensations incroyables. Elle détourna délibérément son regard de Pégase et fixa un ensemble d'étoiles diffus.

Toutefois, elle ne cessa pas de penser à Chase. L'épisode de la veille était terminé, mais elle avait l'impression étrange que ce n'était pas fini.

—

Candy, pourquoi est-ce que tout semble différent ici ?

—

Parce que tout *est* différent ici.

Candy inspira profondément l'air empli des senteurs de fumée, d'herbe sèche et de viande grillée.

—

N'est-ce pas merveilleux de ne pas devoir assister à des récitals de piano interminables, à des cocktails ennuyeux et à des conversations sans intérêt dans des salons de thé surchauffés ? Tiens, prends un hot dog.

Eden accepta la saucisse légèrement calcinée que lui tendit Candy, parce que les bonnes odeurs lui avaient mis l'eau à la bouche.

—

Tu tombes dans la caricature, Candy.

Eden déposa une trace de ketchup sur la saucisse avant de la glisser dans un morceau de pain.

—

J'aimerais bien avoir le pouvoir d'analyser les choses aussi simplement, ajouta-t-elle.

—

Tu y arriveras quand tu seras capable de profiter d'une soirée passée à

manger des hot dogs près d'un feu de camp, sans penser que tu es en train de porter atteinte à l'image de ta famille.

Eden ouvrit la bouche et Candy lui donna une tape amicale sur l'épaule.

—

Tu devrais goûter les marshmallows, conseilla Candy.

Elle lui tourna le dos et se dirigea vers la table sur laquelle étaient posées les baguettes.

Eden se mit à réfléchir en mangeant. Après tout, peut-être les remarques de Candy n'étaient-elles pas aussi simplistes qu'elles en avaient l'air.

Elle avait vendu la maison qui avait appartenu à sa famille durant quatre générations. Elle avait fait l'inventaire de l'argenterie, de la vaisselle en porcelaine, des tableaux et des bijoux pour les mettre aux enchères. Elle avait liquidé les biens des Carlbough pour rembourser ses dettes et démarrer une nouvelle vie. Elle l'avait fait par nécessité, elle n'avait pas eu d'autre choix. Cependant, elle ne s'était pas tout à fait remise de la perte de ses biens et de la culpabilité qu'elle avait ressentie en s'en séparant.

Eden recula d'un pas et soupira. Les scènes de liesse qui se déroulaient devant ses yeux lui rappelaient les étés de son enfance au Camp Forden. Elle regarda les volutes de fumée qui montaient vers le ciel et le feu qui crépitait. Elle huma l'odeur typiquement estivale des grillades.

Durant quelques secondes, elle le regretta de ne pouvoir revenir en arrière et revivre au temps de son enfance, quand la vie était simple et que ses parents étaient là pour régler les problèmes.

—

Mademoiselle Carlbough.

Roberta s'était approchée d'Eden.

—

Salut Roberta, tu t'amuses bien ?

—

Oui, c'est super !

Roberta avait du ketchup sur le menton.

—

Vous n'aimez pas les feux de camp ?

—

Si, répondit Eden en souriant.

Elle posa une main sur l'épaule de Roberta.

—

Je les adore.

—

Vous aviez l'air un peu triste, alors je vous ai préparé un marshmallow fondu.

Au bout du bâton, le marshmallow était noirâtre, flétri et dégoulinant. Toutefois, Eden eut la gorge serrée et fut aussi émue par ce geste qu'un peu plus tôt dans la journée, lorsqu'une autre fillette lui avait offert des fleurs.

—

Merci Roberta. Je n'étais pas triste, je repensais à de vieux souvenirs.

Eden retira délicatement le marshmallow du bâton, ou plutôt ce qu'il en restait. La moitié de la friandise tomba par terre lorsqu'elle la porta à la bouche.

—

Ils ne sont pas faciles à manger, fit remarquer Roberta. Je vais vous en faire un autre.

Eden fit un effort pour avaler la partie carbonisée du bonbon.

—

C'est très gentil mais je n'ai plus très faim Roberta, merci beaucoup.

—

Je vous assure que ça ne me gêne pas.

Elle regarda Eden et lui fit un sourire radieux. Lorsqu'elle souriait ainsi, on oubliait presque toutes les bêtises qu'elle avait commises depuis son arrivée au camp.

—

J'aime les préparer, s'exclama-t-elle. Vous savez made-moiselle Carlbough, reprit-elle, en passant du coq à l'âne, je pensais que le camp allait être ennuyeux, mais ce n'est pas du tout le cas. On s'amuse bien ici, surtout pendant les cours d'équitation.

Roberta se tut un instant, regarda le sol et dit :

—

Je sais que je ne suis pas aussi douée que Linda en équitation, mais je me demandais si vous pourriez, euh, si je pourrais passer un peu plus de temps avec les chevaux.

—

Bien sûr, Roberta.

Eden frottait son pouce contre son index, tentant en vain de se débarrasser de la matière poisseuse qui collait à ses doigts.

—

Inutile pour cela de m'amadouer en m'apportant des marshmallows.

—

C'est vrai ?

—

Bien sûr. Mlle Bartholomew et moi ajouterons cela dans l'emploi du temps, dit Eden.

—

Merci beaucoup, mademoiselle Carlbough.

—

Il faudra que tu sois attentive pendant les cours.

—

J'aimerais bien aussi apprendre à lancer le lasso à cheval, comme les cow-boys.

—

Je ne sais pas si on ira jusque-là, mais on pourra apprendre à faire des petits sauts d'ici à la fin du camp, si tu veux.

Eden eut le plaisir de voir le visage de Roberta s'illuminer de joie.

—

Vraiment ?

—

Oui, vraiment. Mais il faut d'abord que tu travailles ta posture.

—

Je vais progresser et je deviendrai meilleure que Linda ; je pourrai même faire du saut d'obstacles.

Youpi !

Elle exécuta une drôle de pirouette.

—

Merci, merci, merci, mademoiselle Carlbough !

Elle disparut ensuite en un éclair, sans doute pour aller raconter la nouvelle aux autres filles.

Eden commençait à bien connaître Roberta. La petite fille devait déjà imaginer que ses prouesses équestres lui permet-traient de décrocher une médaille d'or aux prochains jeux Olympiques.

En regardant Roberta discuter avec les autres filles, Eden se rendit compte qu'elle avait cessé de penser à son passé.

C'était une bonne chose. Elle avait retrouvé le sourire.

Une monitrice prit une guitare et se mit à jouer quelques accords.

Eden lécha le restant du marshmallow qui se trouvait encore sur ses doigts.

Vous êtes adorable quand vous vous léchez les doigts, on dirait une petite fille.

Eden avait toujours le pouce dans la bouche quand elle se retourna.

Elle aurait dû deviner qu'il viendrait. Peut-être même avait-elle espéré sa venue. Elle dissimula ses mains encore collantes derrière son dos.

Il se demanda si elle savait à quel point elle était belle, assise à côté du feu, les cheveux détachés lui tombant sur les épaules. Elle fronçait les sourcils maintenant, mais il l'avait vue sourire une seconde plus tôt. S'il l'embrassait immédiatement, goûterait-il à la saveur douce et sucrée du marshmallow ? Retrouverait-il la chaleur du baiser qu'il avait connue auparavant ? Son estomac

se noua. Il mit ses pouces dans ses poches et détourna son regard d'elle pour contempler le feu.

C'est une belle soirée pour un feu de camp.

Eden se détendit, car il n'était pas assis trop près d'elle et il y avait beaucoup de monde autour d'eux.

Nous n'attendions aucune visite, lui dit-elle.

J'ai vu de la fumée, je me suis demandé ce qui se passait.

Elle leva les yeux et constata que le vent emportait la fumée en direction du verger.

J'espère que cela ne vous a pas inquiété. Nous avons prévenu les pompiers que nous organisions un feu ce soir.

Trois filles passèrent à toute vitesse derrière Eden et Chase. Chase jeta

un coup d'œil dans leur direction et les filles rica-nèrent.

Eden sourit et demanda :

—

Combien de temps vous a-t-il fallu pour maîtriser ça ?

Chase se retourna vers Eden.

—

Pour maîtriser quoi ?

—

Ce charme irrésistible qui fait des ravages auprès de toute la gent féminine.

—

Ah ce charme ? C'est de naissance.

Il lui fit un large sourire. Eden éclata de rire, sans pouvoir se contrôler. Elle croisa ensuite les bras et recula un peu.

—

Il commence à faire très chaud près du feu.

Chase regarda les flammes en se remémorant son passé.

—

Tous les ans, pour Halloween, nous faisons un feu de camp. Mon père sculptait la plus grande citrouille qu'il réussissait à trouver et fabriquait des épouvantails à partir de vieilles salopettes et de chemises de flanelle rembourrées de paille. Une année, il s'est déguisé en cavalier sans tête. Tous les enfants du quartier en ont eu la chair de poule.

Il se demanda pourquoi il n'avait jamais pensé avant ce soir à perpétuer cette tradition d'Halloween.

—

Ma mère donnait une pomme d'amour à chaque enfant, puis nous

nous asseyions près du feu et nous racontions des histoires qui font peur. En y repensant, il me semble que mon père s'amusait encore plus que nous.

En imaginant ces fêtes d'Halloween, Eden esquissa un nouveau sourire. Les Halloween de son enfance étaient bien différents : elle se souvint de ses déguisements de princesse ou de ballerine et des fêtes costumées. Elle en gardait des souvenirs agréables, mais elle ne put s'empêcher de regretter, l'espace d'un instant, de ne pas avoir assisté à des feux de camp d'Halloween en présence du cavalier sans tête.

—
Cela va peut-être vous sembler un peu bête, mais j'étais aussi impatiente que les filles de faire le feu de camp ce soir, lui confia-t-elle.

—
Non, je ne trouve pas ça bête, bien au contraire.

Il posa sa main sur la joue d'Eden. Elle se raidit. Sa peau était douce et chaude.

—
Avez-vous pensé à moi ? demanda-t-il doucement.

Une fois encore, elle fut submergée par des sensations intenses et eut l'impression de flotter dans les airs.

—
Je n'en ai pas eu le temps.

Elle se dit qu'elle ferait mieux de s'éloigner de lui, mais ses jambes restèrent immobiles. Elle entendait vaguement les accords de guitare et la voix de la chanteuse ; elle ne se souvenait plus vraiment de la mélodie ni des paroles de la chanson. Elle se sentait un peu désorientée. La seule chose dont elle était sûre, c'était qu'il avait posé sa main sur sa joue.

—
C'est gentil de votre part d'être passé, commença-t-elle à dire pour

reprendre ses esprits.

—

Est-ce là une façon de me congédier ?

Avec désinvolture, il glissa sa main dans les cheveux d'Eden.

—

Je suis sûre que vous avez plein de choses à faire.

Il lui caressait maintenant la nuque du bout des doigts, elle avait les nerfs à fleur de peau.

—

Arrêtez.

Les ombres et les lumières des flammes dansaient sur son visage. Eden avait beaucoup occupé l'esprit de Chase récemment. Brusquement, une image s'imposa à son esprit, il se vit faisant l'amour avec elle au crépuscule, dans la chaleur du feu et les odeurs de fumée.

—

Vous n'êtes pas revenue marcher près du lac.

—

Encore une fois, je n'en ai pas eu le temps.

Elle n'arrivait pas à parler du ton ferme et assuré qui aurait convenu dans cette circonstance.

—

Je suis responsable des fillettes et du camp, et...

—

Vous n'assumez pas seule toutes les responsabilités, n'est-ce pas ?

Il souhaitait tant pouvoir de nouveau se promener avec elle, observer les étoiles et discuter. Il souhaitait tant goûter encore à ces délices, à cette innocence.

—

Je suis un homme très patient, Eden. Vous ne pourrez pas m'éviter indéfiniment.

C'est ce que vous pensez, murmura-t-elle.

Elle soupira ensuite en voyant Roberta se diriger droit vers eux.

Salut ! s'écria Roberta.

Son visage était rayonnant.

Bonsoir Roberta, répondit-il en souriant.

Le sourire de la fillette s'élargit encore. De toute évidence, elle était ravie qu'il se soit souvenu de son prénom.

Je remarque que tu prends soin de ta casquette à présent, continua-t-il.

Elle rit et releva légèrement la casquette sur son front.

Mlle Carlbough a dit que si je retournais dans votre verger sans autorisation, elle la confisquerait une bonne fois pour toutes. Mais, vous pourriez peut-être nous inviter à visiter votre pommeraie. Ça serait instructif, non ?

Roberta.

Eden fronça les sourcils et la foudroya du regard.

Mlle Carlbough a dit que nous devons proposer des activités intéressantes et je pense que la visite d'une pommeraie constitue une activité intéressante, poursuivit-elle en prenant un ton de petite fille

modèle.

—

Merci de ton intérêt pour ma pommeraie, dit Chase. Nous allons réfléchir à cette idée.

—

D'accord.

Satisfaite de cette réponse, Roberta présenta à Chase une chipolata noire et desséchée.

—

J'ai cuit une saucisse pour vous ; il faut que vous mangiez quelque chose.

—

Mmm ! Elle m'a l'air délicieuse.

Il mordit dedans à pleines dents et retint une grimace en constatant que l'intérieur n'était pas cuit.

—

J'ai aussi pris des marshmallows et des bâtons pour vous deux, reprit la fillette. Je vous laisse les préparer vous-mêmes, c'est plus amusant.

—

Merci beaucoup, s'exclamèrent ensemble Eden et Chase.

Roberta était à la transition entre l'enfance et l'adolescence. Elle commençait à voir clair dans le comportement des adultes.

—

Si vous voulez être seuls pour vous embrasser et faire des câlins, vous pouvez aller dans les écuries vous savez, il n'y a personne là-bas.

—

Roberta ! Ça suffit ! cria Eden d'un ton autoritaire.

—
Je dis ça parce que je sais que mes parents aiment être seuls parfois, ajouta Roberta, imperturbable.

Elle sourit à Chase et lança avec une nuance de coquetterie dans la voix :

—
Au revoir, et à bientôt j'espère.

—
A bientôt, petite.

Roberta les quitta et s'en alla rejoindre ses amies en sautillant.

Eden tendit sa brochette de marshmallows vers les flammes. Chase se rapprocha d'elle.

—
Voulez-vous que nous allions nous embrasser et faire des câlins ? demanda-t-il tout près de son oreille.

Eden rougit, mettant sa réaction sur le compte de la chaleur dégagée par le feu.

—
Cela vous amuserait que Roberta rentre chez elle et raconte à sa famille qu'une des directrices du camp passait son temps dans les écuries avec un homme ? Ne pensez-vous pas que cela nuirait à la réputation de Camp Liberty ?

—
Vous avez raison. Allons plutôt chez moi.

—
Allez-vous-en, Chase.

—
Je n'ai pas fini mon hot dog. Prenez-en un aussi, je déteste manger

tout seul.

—

Non merci. J'en ai déjà goûté un, ça m'a suffi.

—

Venez dîner chez moi un soir prochain. Je vous promets que nous mangerons autre chose que des hot dogs. Si vous voulez vous pouvez me donner votre réponse demain.

—

Nous n'en reparlerons pas demain. Ni demain ni jamais, d'ailleurs.

Eden était excédée.

—

D'accord, il vaut mieux que nous ne nous voyions pas...

Sans même la laisser finir, il se pencha vers elle et déposa un baiser sur sa bouche. Plusieurs longues secondes s'écoulèrent avant qu'Eden ne reprenne ses esprits et s'éloigne de lui en reculant brusquement.

—

Ne vous a-t-on jamais appris les bonnes manières ? dit-elle d'une voix étranglée.

—

Pas vraiment.

En admirant une nouvelle fois ses yeux aussi bleus que son lac, il décida qu'il redoublerait d'efforts jusqu'à ce qu'elle cesse de réagir aussi négativement à ses travaux d'approche.

—

Nous pouvons nous donner rendez-vous demain matin à 9 heures devant le portail d'entrée du verger.

—

De quoi parlez-vous ?

De la visite de la pommeraie. Ce sera très instructif, vous savez.

Il fit un large sourire et lui tendit sa brochette. Bien que l'air fût frais et léger par cette soirée d'été, Eden se sentit brusque-ment oppressée.

Nous ne voulons pas vous déranger dans votre travail.

Cela ne me dérange pas. Je vais également en toucher un mot à l'autre directrice, comme ça, vous pourrez vous organiser entre vous.

Eden prit une grande bouffée d'air.

Vous vous croyez malin, n'est-ce pas ?

Non, je suis très sérieux. Attention Eden, votre marsh- mallow prend feu.

Il mit ses mains dans ses poches et s'en alla tandis qu'Eden soufflait de toutes ses forces sur sa friandise enflammée.

Elle avait souhaité qu'il pleuve ce matin-là, mais ce ne fut pas le cas, malheureusement. Une belle journée ensoleillée s'annonçait. Elle avait aussi espéré que Candy comprenne que cette idée de sortie ne l'enchantait pas, mais Candy avait trouvé que la visite de la pommeraie la plus prestigieuse du pays était une chance inespérée et elle s'était montrée très enthousiaste. Les filles du camp aimaient les changements de programme. Ainsi, seule Eden se rendait à contrecœur au domaine des Elliot ; le reste du groupe marchait d'un bon pas, dans la bonne humeur générale.

Arrête de faire cette tête, on dirait que tu vas droit à l'échafaud.

Candy cueillit une petite fleur bleue sur le bord de la route et la mit dans ses cheveux.

C'est une chance de pouvoir faire cette sortie, c'est super... pour les filles.

C'est bon. Si tu n'avais pas déjà réussi à me convaincre que cette visite valait le déplacement, je ne serais pas ici.

Tu es de mauvaise humeur.

Non, je ne suis pas de mauvaise humeur, répliqua Eden, mais je n'aime pas qu'on me force la main.

Candy se pencha pour ramasser une autre fleur.

Si un homme essayait de me persuader de faire quelque chose, je lui ferais croire que j'avais de toute façon l'intention d'agir de la sorte avant même qu'il ne tente de me convaincre. Je pense que tu devrais arriver devant lui le sourire aux lèvres et pleine d'entrain pour voir sa réaction.

Peut-être.

Eden réfléchit et esquissa bientôt un sourire.

Oui. Peut-être bien.

Bien. A ce rythme-là, tu finiras peut-être par te rendre compte qu'il faut savoir parfois mentir et mettre son orgueil de côté.

Si tu ne m'avais pas forcée à venir aujourd'hui, je n'aurais même pas

eu à y réfléchir.

—

Si tu veux mon avis, notre beau seigneur des pommes aurait fini par te trouver même si tu t'étais cachée. Il t'aurait attrapée et transportée sur ses larges épaules et tu n'aurais pas échappé à cette visite.

Candy s'arrêta de parler un instant et soupira.

—

Maintenant que j'y pense, cela aurait été drôle à voir.

Eden imagina elle aussi la scène et cela n'eut pour effet que de la rendre d'humeur encore plus massacrante.

—

Moi qui pensais que je pouvais compter sur ma meilleure amie.

—

Bien sûr que tu peux compter sur moi.

Candy passa son bras autour des épaules d'Eden.

—

Mais je me demande bien pourquoi tu as besoin de mon soutien alors qu'un homme superbe se meurt d'amour pour toi.

—

Ça suffit!

Plusieurs fillettes se retournèrent pour regarder Eden, surprises de l'avoir ainsi entendue hausser la voix. Eden baissa aussitôt d'un ton.

—

Il n'aurait jamais dû m'embrasser devant tout le monde.

—

Oui, je suppose que ce moment magique aurait été encore plus intense en privé.

Si tu continues à m'énervé, i l ne faudra pas que tu t'étonnes de trouver une couleuvre au milieu de tes sous-vêtements.

Demande-lui s'il a un frère, ou un cousin. Ou même un oncle. Ah, nous sommes arrivées. N'oublie pas

: souris et tiens-toi bien, comme une gentille lille.

Tu me le paieras un jour, lui dit Eden à voix basse, je ne sais pas encore quand ni comment, mais je t'assure que tu me paieras ça.

Le groupe s'arrêta à l'endroit où la route bifurquait. Sur la gauche se trouvait un portail composé de deux piliers en pierre et d'une arche en fer forgé sur laquelle on pouvait lire un nom en grosses lettres : ELLIOT De chaque côté des deux

piliers s'étendait un mur épais d'environ deux mètres de haut. Le mur était ancien et solide. Eden pensa que les générations d'Elliot qui avaient précédé celle de Chase craignaient, elles aussi, qu'on ne respecte pas leur propriété privée.

La route d'accès à la propriété était bien entretenue. Elle sillonnait le flanc d'une colline et disparaissait au loin. Des chênes, encore plus vieux et plus robustes que le mur, bordaient la route.

Eden admira l'aspect symétrique du paysage, comme elle l'avait déjà fait la première fois qu'elle s'était trouvée dans le bosquet. Elle songea que ces pierres, ces arbres et même cette route étaient là depuis des générations. Elle comprenait que Chase soit fier de sa propriété. Il y a peu de temps encore, elle aussi possédait un vaste patrimoine.

Il surgit alors de derrière un arbre. Vêtu d'un T-shirt et d'un jean, il paraissait svelte et très à l'aise. Eden remarqua qu'il avait un peu transpiré. Il avait déjà travaillé ce matin-là, avant que le groupe n'arrive. Eden baissa ensuite son regard vers ses mains, fortes et habiles, et tellement douces quand elles caressaient la peau d'une femme.

Il ouvrit le portail.

Bonjour mesdemoiselles.

Qu'il est beau ! murmura l'une des monitrices.

Eden l'entendit et se souvint des conseils de Candy. Elle redressa la tête et les épaules, et afficha un sourire replendissant.

Les enfants, je vous présente M. Elliot. C'est le proprié-taire du verger que nous allons visiter aujourd'hui. Merci de nous avoir invitées, monsieur Elliot.

Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle Carlbough.

Une clameur confuse monta du groupe lorsqu'un grand

chien au poil beige et brillant apparut brusquement. Il regarda le groupe de ses grands yeux tristes avant d'aller se coller contre la jambe de Chase. Eden se dit qu'un chien de cette taille pourrait facilement renverser un homme plus petit que Chase. Selon elle, il ressemblait plus à un fauve qu'à un animal de compagnie.

Lui, c'est Squat. Aussi surprenant que cela puisse paraître, c'était le plus faible de la portée. Il est un peu peureux.

Il n'est pas méchant, n'est-ce pas ? demanda Candy, en regardant Squat donner un énorme coup de queue sur le sol.

C'est un timide, surtout en présence de filles.

Chase les dévisagea et ajouta :

En particulier quand elles sont aussi jolies que vous toutes. Si cela ne vous dérange pas, Squat aimerait nous accompagner pendant la visite.

Il est beau, s'exclama aussitôt Roberta.

Elle s'avança vers le chien et lui donna de petites tapes sur la tête.

Je vais marcher à côté de toi, Squat.

A ces mots, le chien se leva pour prendre la tête du groupe.

Eden découvrit les multiples facettes de l'activité de récoltant de pommes, qui ne se limitait pas à la cueillette des fruits mûrs et à leur mise en cageots. Chase expliqua que la récolte s'étalait sur plusieurs mois de l'année, du début de l'été à la fin de l'automne, en raison des diverses variétés produites. Les pommes n'étaient pas seulement destinées à être mangées ou cuisinées. Les trognons et les pelures servaient à la fabrication du cidre ou étaient séchés et expédiés en Europe, où ils entraient dans la composition de certains vins mousseux.

Alors que le groupe marchait, le parfum des fruits mûrs parvint aux narines des filles et fit envie à plus d'une d'entre elles. Eden songea au fruit défendu et s'arrangea pour garder un œil sur les fillettes, se souvenant que cette visite avait un but uniquement pédagogique.

Chase expliqua que les arbres à maturité rapide étaient plantés entre ceux au développement plus lent et qu'ils étaient ensuite coupés lorsqu'il était nécessaire de libérer de l'espace. Eden se rendit compte qu'il s'agissait d'une activité bien organisée où tout était prévu pour une productivité maximale. Au printemps, les pommiers en fleur apportaient une touche d'enchantement à cette activité.

Sous les yeux des fillettes, de nombreux saisonniers récoltaient les fruits. Chase répondit aux multiples questions des adolescentes.

On dirait qu'elles ne sont pas mûres, fit remarquer Roberta.

Elles ont atteint leur taille maximale.

Chase prit une pomme et appuya son autre main sur l'épaule de Roberta.

Le processus de maturation du fruit n'est pas encore terminé, mais la pomme n'a plus besoin de l'arbre pour mûrir. Le fruit est encore dur, mais les pépins sont déjà marron, regardez.

Il coupa la pomme en deux à l'aide d'un canif.

Les pommes que nous récoltons maintenant sont d'une qualité supérieure par rapport à celles qui restent plus long-temps sur l'arbre.

Chase vit que Roberta mourait d'envie de croquer une pomme et il lui tendit la moitié du fruit qu'il venait de couper.

Squat se chargea de ne faire qu'une bouchée de l'autre moitié.

Vous avez peut-être envie de cueillir des pommes vous- mêmes ?

Un chœur d'acclamations joyeuses s'éleva du groupe. Devant un tel enthousiasme, Chase s'approcha d'un arbre afin de leur montrer comment procéder.

Arrachez la pomme en tordant la tige. Ne cassez pas les branches qui portent les fruits.

Aussitôt, les filles se dispersèrent autour de plusieurs arbres et Eden se retrouva seule face à Chase. Dès lors, elle perdit tous ses moyens. Pourquoi réagissait-elle ainsi ? Etait-ce parce qu'il avait l'air si heureux de se retrouver en sa compagnie ?

Votre métier est passionnant, lui dit-elle en se reprochant aussitôt d'avoir énoncé une telle banalité.

Je l'aime beaucoup.

—
Je...

Elle chercha une question pertinente à lui poser.

—

Je suppose que vous expédiez les fruits très rapidement afin d'éviter qu'ils ne se détériorent.

Chase savait qu'elle ne s'intéressait pas plus aux pommes que lui à ce moment précis, mais il se prêta au jeu des questions-réponses.

—

Les pommes sont placées dans un entrepôt réfrigéré. J'aime lorsque vos cheveux sont relevés en arrière comme cela ; ça me donne envie d'enlever votre barrette pour les voir tomber sur vos épaules.

Elle sentit les battements de son cœur s'accélérer, mais décida de les ignorer.

—

Et vous effectuez une série de tests pour contrôler la qualité ?

—

Nous ne conservons que les meilleures pommes. Il faut qu'elles soient goûteuses, fermes et tendres à la fois.

Tout en disant cela, il la regardait et lui caressait doucement la nuque.

Eden se concentra sur sa respiration, mais laissa échapper un soupir.

—

Restons-en au sujet qui nous intéresse, voulez-vous ?

—

De quel sujet s'agit-il ? demanda-t-il en traçant le contour de son menton avec son pouce.

—

Les pommes.

J'aimerais faire l'amour avec vous dans le verger, Eden ;

nous serions allongés dans l'herbe fraîche et le soleil se refléterait sur votre visage.

A cette seule évocation, elle sentit la terreur l'envahir.

Veuillez m'excuser.

Eden.

Il prit sa main. Il savait qu'il allait trop vite, qu'il allait trop loin, mais il ne pouvait pas s'en empêcher.

Je vous désire. Peut-être trop.

Il parlait en murmurant, presque à voix basse, mais sa voix résonnait dans la tête d'Eden.

Vous savez que vous ne devriez pas dire des choses pareilles. Si les enfants...

Venez dîner avec moi.

Non.

Elle décida de camper sur sa position. Elle ne se laisserait pas manipuler.

Chase, mon travail m'occupe pratiquement vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et ce pendant encore deux semaines. Même si je voulais dîner avec vous, ce qui n'est pas le cas, ce serait de toute façon

impossible.

Son discours était sensé, mais Chase ne comptait pas en rester là. Il lui était trop facile de trouver sans arrêt des excuses.

—

Craignez-vous de vous retrouver seule avec moi. Vraiment seule ?

C'était la vérité, pure et simple. Toutefois, Eden ne l'admit pas.

—

Non mais vous rêvez !

—

Je suis étonné que le camp ne puisse pas se passer de vous quelques heures dans la soirée.

—

Vous ne savez pas ce que c'est que de diriger un camp.

—

Je pense que les filles sont plus que largement encadrées avec votre associée et toutes les monitrices.

Et je sais que votre dernier cours d'équitation a lieu à 16 heures.

—

Comment...

—

J'ai demandé à Roberta, répondit-il simplement.

—

Elle m'a dit que vous dîniez à 18 heures, qu'ensuite il y avait une veillée entre 19 heures et 21 heures et que l'extinction des feux avait lieu à 22 heures. Quand les filles sont couchées, vous allez souvent voir les chevaux.

Et parfois, vous montez à cheval la nuit, quand vous pensez que tout le monde dort.

Elle ouvrit la bouche, puis la referma, car elle ne savait plus quoi dire. Elle croyait que personne n'était au courant de ses petites expéditions nocturnes.

—

Pourquoi vous promenez-vous seule à cheval la nuit, Eden?

—

Parce que j'en ai envie.

—

Eh bien ce soir, j'aimerais que vous ayez envie de dîner avec moi.

Elle tenta de fixer son attention sur les fillettes qui cueillaient des pommes autour d'eux. Elle se dit qu'en se mettant en colère, elle attirerait tous les regards sur elle.

—

Lorsque je décline vos invitations poliment, vous ne semblez pas comprendre. Je vous répète pour la dernière fois qu'être en votre compagnie est la dernière des choses dont j'ai envie, que ce soit ce soir ou n'importe quand.

Il haussa les épaules et s'avança d'un pas.

—

Dans ce cas, réglons cette histoire ici et maintenant.

—

Vous ne...

Elle ne prit même pas la peine de finir sa phrase. Elle le connaissait désormais suffisamment bien pour savoir qu'il n'en ferait de toute manière qu'à sa tête. En jetant un coup d'œil furtif autour d'elle, elle s'aperçut que Roberta et Marcie, appuyées contre le tronc d'un pommier, profitaient joyeusement du spectacle tout en mangeant des pommes.

—

Ça suffit. Arrêtez !

Elle avait toujours la ferme intention de lui résister.

Je me demande vraiment pourquoi vous insistez tant pour dîner avec quelqu'un qui vous trouve aussi énervant.

Moi aussi, je me le demande. Nous en reparlerons ce soir. Rendez-vous à 19 h 30.

Il tendit une pomme à Eden, puis se dirigea lentement vers Roberta.

L'espace d'une seconde, Eden songea à lancer la pomme sur lui mais elle se retint et préféra croquer dans le fruit à pleines dents.- 5 -

Eden passa nerveusement la brosse dans ses cheveux qui se mirent en place délicatement, ondulant au niveau de ses épaules et formant de petites mèches autour de son visage. Pour ce rendez-vous, elle ne prendrait pas la peine de réaliser une coiffure sophistiquée comme elle en avait l'habitude auparavant lorsqu'elle sortait. Elle laisserait ses cheveux détachés, au naturel. De toute manière, si elle décidait de se coiffer soigneusement, il ne remarquerait probablement pas la différence.

Elle ne prit pas non plus la peine de mettre des bijoux. Elle garda simplement les perles qu'elle portait habituellement aux oreilles. Elle cherchait à paraître à la fois décontractée et présentable. Pour cela, elle avait enfilé un chemisier blanc avec de la dentelle au niveau des poignets, finition superflue à son goût. Elle mit une jupe bleue assortie à la chemise et se regarda dans le petit miroir fixé au mur. Son intention avait été de paraître sérieuse et sûre d'elle, et voilà que cette tenue lui donnait l'air innocent et fragile.

Pour que Chase comprenne qu'elle n'avait pas cherché à se faire belle pour lui, elle ne se maquilla presque pas. Par coquetterie, elle appliqua juste un peu de fard à joues et une touche de brillant à lèvres. Même si elle ne voulait pas paraître séduisante, ce n'était pas une raison pour être complètement négligée. Elle tendit le bras pour attraper un flacon de parfum, mais le reposa. Il se contentera de l'odeur du savon, se dit-elle. Elle se détourna du miroir au moment même où Candy ouvrait la porte de la cabane.

Eh bien, dis donc !

Candy s'était arrêtée dans l'entrée. Elle examina Eden sous toutes les coutures.

—

Tu es magnifique.

—

Vraiment ?

Eden se regarda de nouveau dans le miroir, l'air gêné.

—

Je ne cherchais pas vraiment à paraître magnifique. Je veux juste être présentable.

—

Un rien t'habille. Moi, même si je mettais une tenue avec de la dentelle, je n'aurais pas l'air aussi gracieuse et soignée que toi.

Eden tira sur ses manches.

—

Je savais que cette dentelle était ridicule. Je peux peut-être l'arracher.

—

Non, surtout pas.

Candy se précipita sur Eden pour l'empêcher d'abîmer son chemisier.

—

En plus, ce n'est pas la manière dont tu es habillée qui importe, mais la façon dont tu te comportes, tu ne crois pas ?

Eden tira une dernière fois sur la dentelle.

—

Oui, c'est vrai. Candy, tu es sûre que vous n'avez pas besoin de moi ce soir ? Je peux encore inventer une excuse de dernière minute.

Tout va bien Eden, nous pouvons nous passer de toi sans problème.

Candy se laissa tomber sur son lit et éplucha la banane qu'elle avait à la main.

Il n'y a aucun problème. Je suis venue dans la chambre pour faire une petite pause et m'empiffrer.

Elle mordit un énorme morceau de banane, comme pour illustrer son propos.

Nous allons toutes nous réunir dans le réfectoire pour faire le point sur les CD dont nous disposons pour la grande fête. Et les filles veulent déjà commencer à répéter leurs choré-graphies pour le grand soir.

Ce serait peut-être bien qu'il y ait une monitrice de plus dans le réfectoire pour les surveiller.

Candy secoua sa banane à moitié mangée en signe de désaccord.

Elles vont toutes rester ensemble dans le réfectoire. Tu n'as pas de souci à te faire. Tu peux aller profiter de ton dîner la conscience tranquille. Vous allez manger où ?

Je ne sais pas, répondit Eden en mettant des mouchoirs dans son sac, et ça m'est égal.

Arrête, cela fait six semaines que nous mangeons l'ordinaire de la cantine, équilibré certes, mais pas fameux, il faut bien l'admettre. Tu dois être impatiente de déguster des mets un peu plus sophistiqués, non ?

—
Non.

Eden ouvrit et referma son sac plusieurs fois de suite.

—
J'ai simplement accepté son invitation pour éviter qu'il ne fasse une scène devant les filles.

Candy avala le dernier morceau de banane.

—
En fin de compte, il sait comment s'y prendre pour arriver à ses fins, on dirait.

—
Oui, jusqu'à présent il a réussi à obtenir ce qu'il voulait, mais à partir de ce soir, c'est terminé.

Eden referma son sac, d'un geste brusque.

Candy entendit une voiture s'approcher et s'appuya alors sur son coude pour se redresser. Elle remarqua qu'Eden, nerveuse, se mordillait la lèvre inférieure et lui lança d'un ton joyeux :

—
Allez, bon courage.

Eden, la main sur la poignée de la porte, hésita un instant.

—
Parfois je me demande de quel côté tu es, du sien ou du mien.

—
Du tien, Eden, bien sûr.

Candy s'étira et esquissa un pas de danse.

—
Je serai toujours de ton côté, tu le sais bien.

—
Je ne vais pas rentrer tard, précisa Eden.

Candy sourit, mais se retint de faire un commentaire.

Eden sortit de la cabane, essayant d'adopter une attitude froide et indifférente.

Dès qu'il la vit, Chase eut le souffle coupé. Le soleil qui ne se coucherait pas avant une bonne demi-heure, posait des reflets dorés dans ses cheveux. La jupe d'Eden tournoyait autour de ses longues jambes bronzées. Elle avait le menton levé, en signe de défi ou de colère, ce qui permit à Chase d'admirer toute l'élégance de son port de tête.

Son désir pour elle s'intensifia dès qu'elle s'approcha de lui.

Eden jeta à Chase un regard surpris. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il soit aussi bien habillé et avait sous-estimé ses goûts vestimentaires. La veste qu'il portait mettait en valeur les muscles de ses bras et sa belle carrure. Sa chemise était assortie à la couleur de ses yeux. Il avait laissé les premiers boutons ouverts sur le haut de son torse. Il lui sourit doucement et Eden répondit automatiquement à ce sourire.

—
Vous êtes comme je l'avais imaginé, lui dit-il.

En réalité, il avait craint qu'elle change d'avis et ne veuille plus sortir, et il avait réfléchi à la façon dont il aurait dû s'y prendre si elle s'était enfermée dans une cabane et avait refusé de le voir.

—
Je suis heureux que vous ne m'ayez pas déçu.

—
Je n'ai qu'une parole, lui dit-elle.

Elle se tut lorsqu'il lui tendit un bouquet de fleurs des champs qu'il venait de cueillir au bord de la route. Elle tenta de se maîtriser ; elle ne devait pas succomber à son charme. Pour dissimuler ses émotions, elle enfouit son visage dans les fleurs odorantes.

Chase se souviendrait à jamais de cette vision d'Eden tenant le

bouquet de fleurs sauvages à deux mains. Elle semblait à la fois heureuse et confuse, et le regardait discrètement en se cachant derrière le bouquet.

—

Merci.

—

De rien.

Il prit l'une de ses mains et la baisa. Elle aurait dû l'en empêcher. Toutefois, son geste semblait très naturel, comme dans un rêve. Eden, troublée, s'approcha de lui, mais des petits rires vinrent rompre le charme.

Aussitôt, elle voulut retirer sa main.

—

Les fillettes.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et eut le temps d'apercevoir une casquette, à l'angle d'une cabane.

—

Eh bien donnons-leur le spectacle qu'elles attendent, dit Chase en retournant la main d'Eden pour embrasser sa paume.

Eden sentit la chaleur monter en elle.

—

Vous faites exprès de compliquer la situation.

Tout en disant cela, elle referma malgré tout sa main, comme pour capturer les sensations de ce baiser.

—

Oui.

Il sourit. Il avait envie de la prendre dans ses bras, mais il se retint et savoura simplement l'instant présent.

Si vous voulez bien m'excuser quelques minutes, je vais aller mettre les fleurs dans un vase, dit Eden.

Je m'en charge, lança Candy, qui observait la scène depuis le perron. Le regard furieux que lui jeta Eden n'impressionna pas Candy.

Elles sont très jolies. Passez une bonne soirée.

Merci.

Main dans la main, Chase et Eden se dirigèrent vers la voiture. Eden, qui avait le soleil dans les yeux, n'avait pas remarqué la magnifique Lamborghini blanche garée devant la cabane. Elle s'installa côté passager et se promit de rester sur ses gardes tout au long de la soirée.

Chase démarra et ils quittèrent le camp dans un vrombis-sement de moteur, tandis que les fillettes et les monitrices bien alignées le long du chemin, leurs faisaient au revoir de la main. Eden émit un petit rire, puis toussa immédiatement afin qu'il passe inaperçu.

On dirait qu'il s'agit d'un des moments forts du camp de cet été.

Chase baissa la vitre et passa son bras hors de la voiture pour leur faire signe à son tour.

Espérons que cette soirée sera aussi un événement marquant pour nous deux.

Intriguée par le ton sur lequel il avait prononcé cette phrase, Eden tourna les yeux vers Chase et remarqua son sourire rava-geur. A cet instant précis, Eden se promit qu'elle allait rester sur ses gardes et qu'elle ne se laisserait surtout pas intimider par cet homme.

Elle s'appuya confortablement contre le dossier de son siège, décidée à

passer malgré tout une bonne soirée.

—

Ça fait des semaines que je n'ai pas mangé un repas servi autrement que sur un plateau de cafétéria.

—

Il n'y aura pas de plateau ce soir.

—

C'est une bonne nouvelle !

Elle rit en songeant qu'elle pouvait se le permettre. Après tout, rire ne voulait pas dire qu'elle était en train de s'amuser en sa présence.

L'air qui s'engouffrait dans le véhicule par la vitre entrouverte était aussi odorant que les fleurs que Chase avait offertes à Eden. Elle inclina légèrement la tête en arrière pour profiter pleinement de la brise qui caressait son visage.

—

On est bien dans cette voiture. Il faut dire que je m'attendais à monter dans une camionnette plutôt que dans une voiture de sport.

—

Les gens de la campagne savent aussi apprécier les belles voitures.

—

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Eden était prête à s'excuser, mais elle vit qu'il souriait.

—

De toute façon, je suppose que vous vous moquez bien de ce que je pense, conclut-elle.

—

Je sais qui je suis, ce que je veux et ce dont je suis capable.

Il ralentit dans un virage. Leurs regards se croisèrent brièvement.

—

Mais l'avis de certaines personnes compte beaucoup pour moi. En tout cas, je préfère vivre au grand air que passer mon temps coincé dans les embouteillages, pas vous Eden ?

—

Je ne sais pas, vraiment.

Cette question laissa Eden songeuse. En quelques semaines, ses priorités et ses projets avaient changé du tout au tout.

Réfléchissant aux bouleversements qu'avait connus sa vie, elle faillit ne pas remarquer qu'ils venaient de franchir le portail de la propriété des Elliot.

—

Où allons-nous ?

—

Nous allons dîner.

—

Dans le verger ?

—

Chez moi.

Il ralentit et roula doucement dans l'allée qui menait à la propriété.

Eden tenta de faire abstraction de la légère appréhension qu'elle ressentait. La soirée n'allait pas se dérouler comme elle l'avait imaginée. Dans un restaurant, elle se serait sentie en sécurité au milieu de nombreuses autres personnes. Mais là...

Elle se reprocha aussitôt sa réaction. Après tout, elle n'allait tout de même pas avoir peur d'un dîner en tête à tête, elle qui avait dû assister à d'innombrables dîners tout au long de sa jeunesse et savait si bien se comporter en société.

Pourtant elle n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment d'inquiétude qui l'avait saisie. Dîner seule en compagnie de Chase allait être une

expérience singulière. Il fallait qu'elle s'y oppose, mais la voiture avait déjà passé le sommet de la colline et la maison était désormais en vue.

Il s'agissait d'une vieille demeure en pierres de la région, extraites des montagnes voisines. Sa façade avait été érodée par le temps. Au premier abord, elle semblait grise, mais en y regardant de plus près, on distinguait des touches de couleur ambre, brune, rousse et terre de Sienne. Le soleil était encore suffisamment haut dans le ciel pour faire scintiller les éclats de quartz et de mica. La bâtisse comportait trois étages. Au deuxième étage, un magnifique balcon orné de plusieurs pots de géraniums surplombait une rocaille. Eden respira à pleins poumons la bonne odeur qui émanait de ce jardin. La brise du soir faisait danser des pétunias, plantés dans un petit fût en séquoia.

Un grand escalier en pierre, dont les marches étaient plus usées au centre, menait à plusieurs portes-fenêtres donnant sous la véranda. Eden avait imaginé la maison autrement, mais elle n'était pas déçue par ce qu'elle découvrait.

En approchant de la maison, Chase se sentit plus nerveux qu'à son habitude. Près de lui, Eden ne disait pas un mot. Il coupa le moteur de la voiture et elle resta silencieuse pendant qu'il sortait et faisait le tour du véhicule pour venir ouvrir sa portière. Il mourait d'envie de savoir ce qu'elle pensait de sa maison.

Elle lui tendit la main pour descendre de voiture, un geste qui pour elle était naturel, puis elle se tint à ses côtés et regarda la demeure qui appartenait à la famille de Chase depuis toujours.

—

Chase, votre maison est magnifique. Je comprends pourquoi vous l'aimez tant.

—

C'est mon arrière-grand-père qui l'a bâtie.

La tension qui depuis un moment lui bloquait la nuque se dissipa sans même qu'il s'en aperçoive.

—

Il a même extrait une partie des pierres de la carrière lui-même. Il voulait une construction à l'épreuve du temps et qui porterait à jamais son empreinte.

La gorge d'Eden se serra et ses yeux s'emplirent de larmes à la pensée de la maison qui avait appartenu à sa famille durant de nombreuses générations et qu'elle avait été contrainte de vendre. Elle sut que Chase allait lire le chagrin sur son visage et qu'elle allait devoir mettre sa fierté de côté et lui expliquer cet épisode douloureux de sa vie.

En effet, il s'aperçut immédiatement de son changement d'humeur.

—

Que se passe-t-il Eden ?

—

Rien.

Elle préféra garder pour elle les raisons de sa tristesse, estimant que ses blessures lui appartenaient en propre.

—

Je pensais simplement que certaines traditions sont vraiment précieuses et cela m'a émue.

—

Votre père vous manque toujours.

—

Oui.

Elle reprit le contrôle de ses émotions.

—

J'aimerais voir l'intérieur de la maison.

Il hésita un instant, car il savait qu'elle lui cachait quelque chose et qu'elle était peut-être sur le point de lui en dire plus. Mais il se résolut finalement à attendre, contenant son impatience grandissante. Il faudrait bien qu'à un moment, elle cesse de reculer et fasse enfin un pas vers lui.

Toujours main dans la main, ils gravirent les marches de l'escalier extérieur. A côté de la porte d'entrée, Squat dormait, grosse boule de fourrure couleur abricot. Les bruits de pas ne perturbèrent pas son

sommeil et il continua à ronfler.

Ne devriez-vous pas attacher ce dangereux chien de garde ?

Je pense que les voleurs n'oseront jamais s'approcher de lui.

Chase attrapa Eden par la taille et contourna le chien en la serrant contre lui.

Il faisait bon dans le vestibule ; les pierres de la façade main-tenaient une agréable fraîcheur à l'intérieur de la maison.

Le haut plafond aux poutres apparentes donnait une impression d'espace infini à la pièce. Un tableau de Monet attira l'attention d'Eden, mais avant qu'elle puisse faire un commentaire au sujet de la peinture, Chase ouvrit une porte en acajou et la fit entrer dans une vaste pièce éclairée par des fenêtres ouvrant sur l'est et l'ouest.

Eden songea immédiatement qu'il devait être fort agréable de s'asseoir sur le rebord de l'une ou l'autre des fenêtres pour regarder, selon les heures, le soleil se lever ou se coucher. La décoration de la pièce, dont les tons de bleu allaient du plus clair au plus foncé, procurait une intense sensation de bien- être. Des antiquités étaient exposées sur de petits tapis tissés à la main. Un bouquet de fleurs était joliment arrangé dans un très beau vase. Eden ne s'attendait pas à un intérieur aussi soigné chez ce célibataire de la campagne.

Elle traversa la pièce et s'approcha d'une des fenêtres. Les rayons obliques du soleil faisaient de l'ombre au bâtiment dans lequel il les avait emmenées pendant la visite de la pommeraie. Elle se rappela les tapis roulants, les ouvriers s'activant à trier et à emballer les pommes, et le bruit qui montait des machines.

Elle soupira sans trop savoir pourquoi.

Je suppose que la vue est très plaisante lorsque le soleil commence à se coucher.

Oui, je ne me lasse pas de l'admirer, répliqua Chase.

Chase se trouvait juste derrière elle. Cette fois, elle resta détendue lorsqu'il mit ses mains sur ses épaules. Il avait été agréablement surpris de la voir se diriger instinctivement vers cette fenêtre et regarder précisément ce qu'il voulait lui montrer. Il n'oubliait pas qui elle était ni d'où elle venait.

Il n'y a pas de salle de concert ni de musée ici, lui fit-il remarquer.

Il massait doucement ses épaules. Eden eut l'impression qu'il commençait à sembler impatient. Elle se retourna.

Mais on peut vivre sans, continua-t-il. Et on peut aller en ville de temps en temps si on le souhaite, puis revenir ici.

Machinalement, Eden tendit sa main vers le front de Chase pour remettre en place une mèche de cheveux. Chase attrapa cette main.

Chase, je...

Trop tard, murmura-t-il.

Il embrassa chacun des cinq doigts de sa main, un par un.

C'est trop tard pour vous et c'est trop tard pour moi aussi.

Eden avait du mal à donner libre cours à ses émotions. Pourtant, elle désirait de toutes ses forces le laisser entrer dans son existence et lui faire confiance. Ce qui la terrifiait le plus c'est qu'elle se sentait vulnérable.

S'il vous plaît, arrêtez. Nous sommes en train de commettre une erreur.

Vous avez sans doute raison.

Il savait lui aussi que ce n'était pas raisonnable, pourtant il écarta les lèvres et embrassa le poignet d'Eden. Au diable la raison ! pensa-t-il.

—

Tout le monde à droit à l'erreur.

—

Ne m'embrassez pas maintenant.

Elle leva une main et saisit la chemise de Chase.

—

Il faut que je réfléchisse, poursuivit-elle.

—

Vous pouvez réfléchir pendant que je vous embrasse.

Il colla sa bouche, si douce, contre la sienne. « Trop tard »

avait-il dit. Ces deux mots résonnaient dans la tête d'Eden. Elle posa ses mains sur le visage de Chase et se laissa aller à la tentation, car c'est ce qu'elle désirait vraiment et toutes les excuses auxquelles elle songeait pour étouffer ce désir étaient vaines. Elle voulait se serrer contre Chase et se perdre dans un rêve infini.

Elle passa sa main dans les cheveux de Chase. Il se refréna pour ne pas la bousculer. Il avait envie d'elle, mais devait tempérer ses ardeurs pour gagner sa confiance. Lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois, il avait pensé que la séduire serait pour lui un défi ou un jeu. Désormais, il savait au fond de lui qu'elle comptait énormément et qu'elle ne serait pas qu'une simple aventure d'un été. Il la désirait plus que tout.

Le soleil disparaissait progressivement au loin, derrière les collines.

Eden se serra contre Chase et entrouvrit la bouche.

—

Chase.

Les battements de son cœur s'emballaient. Elle tremblait. Un mélange curieux de panique et d'excitation était né en elle et s'était progressivement emparé de tout son être. Comment oublier la peur et laisser monter la fièvre ?

Chase, s'il vous plaît.

Il dut se résoudre à s'écarter d'elle. Il ne voulait pas que cela aille trop vite ni trop loin entre eux. Peut-être avait-il inconsciemment provoqué ce rapprochement. Peut-être avait-il cherché à obtenir ainsi les réponses aux questions qu'ils se posaient tous les deux.

Le soleil se couche. La couleur du ciel va bientôt changer.

Il l'invita à se retourner pour regarder par la fenêtre. Elle s'estima heureuse qu'il lui laisse ainsi le temps de se remettre de ses émotions. En y repensant plus tard, elle se rendrait compte de l'effort que cela avait dû représenter pour lui.

Ils restèrent face à la fenêtre un moment sans parler, contemplant les teintes rosées du ciel au-dessus des collines.

Eden sursauta en entendant quelqu'un tousser ostensiblement derrière eux.

Excusez-moi.

Un homme se tenait dans l'embrasement de la porte. Il était à peine plus grand qu'Eden, mais sa forte corpulence lui donnait une puissance impressionnante. Il avait une barbe grisonnante qui descendait jusqu'au premier bouton de sa chemise rouge à carreaux. Un réseau de fines rides entourait ses yeux qu'il plissa en souriant.

Il s'inclina légèrement pour saluer Eden et dit à l'attention de Chase.

Le dîner est prêt. Je vous suggère de passer à table avant qu'il ne refroidisse.

Eden, je vous présente Delaney.

Chase savait que Delaney avait déjà deviné ce qui se passait.

—

Delaney sait cuisiner, moi non, c'est pourquoi je ne peux pas me passer de lui.

Delaney rit en entendant ces mots.

—

Ce n'est pas pour ça qu'il ne me met pas à la porte. C'est parce que c'est moi qui le mouchais et qui lui nouais ses lacets quand il était petit.

—

C'était il y a près de trente ans, tout de même !

Eden sentit le mélange d'affection et d'agacement qui caractérisait l'échange entre les deux hommes. Elle était contente de constater que certaines personnes réussissaient à agacer Chase Elliot.

—

Enchantée de faire votre connaissance, monsieur Delaney.

—

Appelez-moi Delaney, madame. Pas monsieur Delaney.

Il tira sur sa barbe et dit à Chase en souriant :

—

Mademoiselle est bien jolie. Vous avez fait un excellent choix. Voilà une femme dont la beauté vous ravira chaque matin.

Il se détournait en marmonnant :

—

Le dîner va être froid.

Puis il se retira.

Par politesse, Eden était restée silencieuse pendant que Delaney parlait. Maintenant qu'il avait quitté la pièce, il lui suffit de regarder le visage de Chase pour pouffer de rire. Chase n'avait qu'une envie : faire avaler sa barbe à Delaney.

Je suis content que cela vous amuse.

Je suis ravie parce que c'est la première fois que vous restez sans voix devant moi. En outre, ses propos à mon égard m'ont fait très plaisir.

Elle lui prit la main.

Allons-y, il ne faut pas le contrarier.

Alors qu'elle se dirigeait vers la salle à manger, Chase la prit par le bras et l'entraîna vers la véranda. Deux grands ventilateurs étaient fixés au plafond, balayant l'air qui entrait par les vitres entrebâillées. De petits carillons tintinnabulaient près des pots de fuchsias.

Votre maison regorge de surprises, s'exclama Eden en regardant les fauteuils bien rembourrés et la table de verre et d'osier. Chaque pièce semble une invitation à la détente, ajouta-t-elle.

La table avait été dressée avec de la vaisselle en grès coloré. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais deux grandes bougies avaient déjà été allumées. Une rose était posée à côté de l'assiette d'Eden.

Comme c'est romantique, songea-t-elle. Jadis, elle avait souvent rêvé d'un moment pareil, mais elle savait qu'il lui fallait se méfier. Quoi qu'il en soit, elle prit la rose et sourit à Chase.

Merci beaucoup.

Chase tira la chaise d'Eden et l'invita à s'asseoir avant de prendre place à son tour.

Delaney fit alors irruption dans la pièce, un énorme plateau entre les

maines.

J'espère que vous avez faim, lança-t-il. Cela ne ferait pas de mal à mademoiselle de prendre un peu de poids. Personnellement, j'ai toujours préféré les femmes bien en chair.

Tout en parlant, il commença à leur servir une salade composée très appétissante.

Ensuite, je vous ai préparé ma spécialité, le poulet façon Delaney. En dessert, il y a de la tarte aux pommes et des biscuits.

Il plaça assez brusquement une bouteille de vin dans un seau à glace.

Voici le vin que vous souhaitiez.

Delaney jeta un dernier coup d'œil en direction de la table et parut satisfait.

Je crois que tout est là, je vous laisse. Ne laissez pas refroidir le poulet.

Il se dirigea vers la porte et la laissa se refermer derrière lui.

Delaney est un sacré personnage, n'est-ce pas ?

Chase sortit la bouteille du seau et versa du vin dans leurs deux verres.

Il est assez surprenant, en effet, convint Eden.

Elle se demandait comment les mains caleses de Delaney avaient pu produire des mets aussi délicats.

Il fait les meilleurs biscuits de Pennsylvanie.

Chase leva son verre et trinqua avec Eden.

Et nul ne sait préparer un meilleur rôti de bœuf en croûte que lui.

Eden but une petite gorgée de vin. Il était frais et légèrement acide. Elle mangea ensuite un peu de salade.

Ne le prenez pas mal, mais je l'imagine plus en train de faire griller de la viande au barbecue que de réaliser un plat aussi raffiné que de la viande en croûte...

Les apparences sont parfois trompeuses, conclut Chase.

Eden sembla apprécier ce qu'elle mangeait et Chase en fut heureux.

Aussi loin que je puisse me souvenir, Delaney a toujours préparé les repas ici. Il vit dans une petite maison qu'il a construite avec l'aide de mon grand-père il y a une quarantaine d'années. Il fait pratiquement partie de la famille.

A cet instant, il lut de nouveau de la tristesse dans les yeux d'Eden. Il avança son bras le long de la table pour toucher sa main et la réconforter.

Eden ?

Rapidement, presque brusquement même, elle déplaça sa main et se remit à manger.

C'est délicieux. Chez moi, à Philadelphie, ma tante serait prête à kidnapper votre Delaney pour qu'il lui fasse la cuisine.

Chase nota qu'elle disait encore « chez moi » en évoquant

Philadelphie.

Tous deux se régalerent en mangeant le poulet. Le dîner se passa bien. Pourtant, ils semblaient ne pas avoir grand-chose en commun. Elle aimait la poésie et lui les romans policiers. Elle aimait la musique classique et lui préférait le rock. Mais cela avait peu d'importance.

La lumière rose du crépuscule traversait les vitres de la véranda et les bougies se consumaient doucement. La belle robe du vin dans les verres en cristal donnait envie de reprendre une gorgée de ce breuvage.

Ils entendirent le cri d'une caille dehors.

—

C'est un joli chant.

Eden semblait apaisée.

—

Quand tout est calme le soir au camp, on entend les oiseaux chanter. Un engoulevent a décidé de faire retentir son chant juste devant la fenêtre de notre cabane. Il revient chaque soir et il est aussi ponctuel qu'une horloge.

—

Nous avons tous nos petites habitudes, murmura-t-il.

Il se demanda quelles étaient autrefois les habitudes d'Eden et en quoi elle avait changé aujourd'hui. Il prit sa main et la retourna pour regarder sa paume. Les callosités avaient durci.

—

Vous n'avez pas suivi mon conseil.

—

Lequel ?

—

Celui de porter des gants.

Je n'ai pas jugé cela nécessaire. En plus...

Elle ne finit pas sa phrase et préféra prendre une gorgée de vin.

En plus quoi ?

Cela prouve que j'ai fait quelque chose.

Elle pensa aussitôt qu'il allait se moquer d'elle, mais il n'en fit rien. Il passa délicatement son pouce sur sa peau durcie et la regarda.

Allez-vous repartir ?

Repartir ?

A Philadelphie.

Chase ne pouvait pas deviner qu'elle faisait tout son possible précisément pour ne pas y penser. Elle lui répondit simplement :

Le camp ferme ses portes la dernière semaine d'août. Où irais-je sinon à Philadelphie ?

Il lâcha sa main et elle se sentit un peu abandonnée.

Il faut parfois bien réfléchir aux différentes opportunités qui s'offrent à nous.

Il se leva et Eden serra les poings. Il s'avança d'un pas vers elle et son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Je reviens tout de suite, dit-il.

Seule, Eden poussa un long soupir. Qu'espérait-elle ? Qu'attendait-elle de lui ? Elle se leva. Ses jambes étaient un peu chancelantes, peut-être à cause du vin. L'alcool aurait dû la réchauffer, or elle frissonnait. Elle frictionna ses bras pour stopper ces tremblements.

A présent, le ciel était devenu bleu foncé, avec une touche de pourpre au loin. Elle fixa l'horizon, en essayant d'oublier que le firmament allait être encore plus beau, dès que les étoiles feraient leur apparition.

Qui sait, peut-être contempleraient-ils de nouveau les astres ensemble. Ils observeraient le ciel et dessineraient dans le vide les figures qu'ils verraient. Alors, elle aurait de nouveau le sentiment que leurs rêves étaient identiques.

Elle posa sa main sur ses lèvres et tenta péniblement de mettre fin à ces pensées. La soirée avait été plus agréable que ce qu'elle n'avait imaginé. Malgré leurs différences, elle trou-vait qu'ils avaient tous deux beaucoup de points communs.

Il savait se montrer doux et l'attendrir quand elle s'y attendait le moins. Enfin, quand il l'embrassait, c'était comme si plus rien d'autre n'avait d'importance.

D'un coup, elle mit ses mains autour de ses avant-bras et serra fort. Elle venait de se rendre compte qu'elle idéalisait de nouveau la situation. Alors qu'elle commençait à peine à mettre de l'ordre dans sa vie, elle ne pouvait se permettre d'envisager que Chase en fasse partie.

C'est alors qu'elle entendit une douce musique, un morceau qu'elle ne connaissait pas, mais qui suscita en elle une vive émotion. Elle se dit qu'elle ferait mieux de quitter cet endroit au plus vite, car elle s'était laissé charmer par l'atmosphère romantique de la soirée : la belle demeure, le bon vin et le magnifique coucher du soleil... Et par Chase lui-même. Elle entendit ses pas et se retourna. Elle allait lui dire qu'il était temps pour elle de rentrer. Elle allait le remercier pour la soirée et... s'enfuir.

Elle se tenait debout à côté de la table ; les flammes des deux bougies vacillaient et formaient des ombres sur sa peau. La nuit tombait et le parfum des rosiers sauvages embaumait la pièce.

Chase trouva qu'elle ressemblait à un ange et se demanda si elle n'allait pas disparaître une fois qu'elle serait dans ses bras.

—
Chase, je crois que je ferais mieux de...

—
Chut.

Non, elle était bien réelle et elle n'allait pas disparaître. Il s'approcha d'elle, prit une de ses mains et glissa l'autre autour de sa taille. Elle résista un instant, puis suivit ses mouvements.

—
Ce qu'il y a de merveilleux avec la musique, c'est qu'elle nous donne envie de danser.

—
Je ne connais pas cet air.

Eden appréciait cet instant d'abandon dans ses bras alors que l'obscurité se faisait de plus en plus intense.

— La chanson parle d'un homme et d'une femme, et de leur passion. Les plus belles chansons sont des chansons d'amour.

Elle ferma les yeux. Elle sentait la main de Chase ferme-ment posée sur sa taille. Il sentait le savon, mais ce savon avait une odeur typiquement masculine. Voulant goûter à ce parfum, elle inclina la tête de sorte que ses lèvres se posent sur son cou.

Elle constata avec surprise que le cœur de Chase battait très rapidement. Oubliant sa réserve, elle se blottit encore plus contre lui et sentit son pouls s'emballer davantage. Ses propres battements de cœur s'étaient accélérés eux aussi.

Elle poussa un soupir de plaisir et parcourut le cou de Chase du bout des lèvres.

Il voulut l'empêcher de continuer, car il s'était promis de ne pas laisser leur amour s'enflammer trop vite afin qu'ils puissent tous deux rester maîtres de la situation. Et voilà qu'elle se serrait tout contre lui, en lui frôlant le cou avec sa bouche... Tant pis ! Chase cessa de résister.

Ils s'embrassèrent fougueusement. Elle ressentit l'harmonie parfaite de

ce baiser. Elle n'avait pourtant jamais connu une telle sensation auparavant. Elle pencha la tête en arrière pour se livrer à lui. Ses lèvres s'entrouvrirent. Elle voulait désormais savourer tout le feu et la passion des sentiments qu'ils avaient jusqu'à présent réfrénés.

Etait-ce lui qui l'avait allongée dans le fauteuil ou elle qui l'avait attiré vers lui ? Toujours est-il qu'ils se retrouvèrent enlacés sur le siège matelassé. Un hibou hulula à deux reprises puis se tut.

Chase n'osait croire à son bonheur. Il avait tant désiré une telle exaltation. Il avait tant souhaité poser ses lèvres sur les siennes et s'enivrer de leur douceur infinie. Ce moment bien réel qu'il vivait avec Eden s'avérait bien plus intense que tout ce dont il avait rêvé.

Il fit glisser sa main le long du corps d'Eden, qui frémit. Elle poussa un gémissement et se cambra. A travers le tissu fin de son chemisier, il sentait sa peau se réchauffer, l'incitant à la toucher encore et encore.

Il ôta le premier bouton de son chemisier, puis le deuxième et baisa sa peau au fur et à mesure. Eden s'agita. Les revers de ses manches en dentelle frôlèrent les joues de Chase lorsqu'elle leva les mains pour caresser ses cheveux.

De nouvelles sensations envahirent tout son corps ; elles étaient si vives qu'elle pouvait ressentir pleinement chacune d'entre elles.

Les coussins dans son dos étaient moelleux. Le corps de Chase était lui d'acier. La brise qui agitait les carillons dégageait un parfum de rose. Malgré ses yeux fermés, elle percevait les tremblements des flammes des bougies. Des milliers de grillons entonnèrent leur chant mélodieux. Au même moment, Eden entendit Chase murmurer son prénom tout en pressant ses lèvres contre sa peau.

Puis, sa bouche rencontra de nouveau la sienne. Eden devina tous les sentiments de Chase à travers ce baiser : ses ardeurs, son désir, sa passion si brûlante qu'elle en était presque gênante. Transportée par sa propre frénésie, elle partageait avec lui ce plaisir enivrant. Eden, toujours plus amoureuse, gémit, savourant l'extase de ce moment. Enlacés, leurs deux corps ne faisaient plus qu'un. Son rêve était devenu réalité.

Soudain, la peur l'envahit. Après avoir pris conscience de la réalité de son amour, elle se rendit compte qu'elle ne voulait pas courir tant de risques. Elle s'était déjà engagée une fois et avait fait confiance à un autre homme. Elle avait été trahie. Si

cela se reproduisait, elle ne s'en remettrait jamais, surtout si c'était Chase qui la trahissait.

Chase, ça suffit.

Elle détourna le visage.

S'il vous plaît, nous devons arrêter là.

Chase avait encore son goût délicieux sur les lèvres. Le corps d'Eden tremblait d'un désir tout aussi fort que le sien.

Eden, pour l'amour du ciel !

Il releva la tête pour la regarder. Elle avait l'air effrayée. Il vit immédiatement qu'elle avait peur et il lutta pour refréner ses pulsions.

Je ne vous ferai aucun mal.

Ces paroles n'eurent pas l'effet escompté. Il pensait vraiment ce qu'il avait dit, elle n'en doutait pas, mais cela ne signifiait pas qu'elle ne souffrirait plus.

Chase. Ce n'est pas bon pour moi. Ce n'est pas bon pour nous.

Vraiment ?

Son estomac se noua.

N'aviez-vous pas l'impression que ça l'était il y a une minute de cela ?

Si.

Elle se passait les mains nerveusement dans les cheveux. Elle était confuse et effrayée.

Ce n'est pas ce que je veux. Il faut que vous compreniez que je ne peux pas. Pas maintenant.

Vous m'en demandez beaucoup.

Peut-être. Mais vous n'avez pas le choix.

Cette remarque exaspéra Chase. Pour lui aussi, ce ne pouvait être autrement. Il ne pouvait que l'aimer, il n'avait plus d'autre choix. Il ne lui avait pas demandé d'entrer dans sa vie et d'y prendre une place si importante. Elle avait accepté ses baisers et l'avait rendu à moitié fou d'elle. Et voici qu'elle faisait marche arrière et qu'elle lui demandait de se montrer compréhensif.

Nous jouerons à présent selon vos règles, lui dit-il froidement en se détachant d'elle.

Elle frissonna, car elle se rendait compte de l'état de colère dans lequel il se trouvait désormais.

Ce n'est pas un jeu.

Non ? Eh bien on ne le dirait pas.

Elle pinça les lèvres. S'ils en étaient arrivés là, c'était autant sa faute que de celle de Chase.

S'il vous plaît, ne gâchez pas ce moment.

Il marcha vers la table, souleva son verre et examina le vin.

—

Quel moment ?

« Celui où je suis tombée amoureuse de vous », faillit dire Eden spontanément. Toutefois, elle se tut et commença à reboutonner nerveusement son chemisier.

—

Je vous le dirai plus tard.

Il reposa son verre de vin. Il était toujours aussi énervé.

—

Ce n'est pas la première fois que vous passez ainsi sans raison apparente d'un extrême à un autre. Je vais finir par croire qu'Eric a bien fait d'annuler vos fiançailles.

Elle se figea et devint livide. Même dans la pénombre, il le remarqua.

—

Je suis désolé, Eden. C'était déplacé.

Elle réussit à garder son sang-froid, finit de boutonner son chemisier et se leva lentement.

—

Si vous tenez vraiment à le savoir, Eric m'a quittée pour des motifs bassement matériels. J'ai apprécié le repas, Chase. C'était très bon. Vous remercieriez Delaney de ma part.

—

Eden !

Il se dirigea vers elle et elle se raidit aussitôt.

— J'aimerais maintenant que vous me reconduisiez et que vous ne disiez rien. Absolument rien.

Elle s'éloigna du fauteuil et marcha en direction de la porte.

(Le camp essuya catastrophe sur catastrophe au début du mois d'août. Les moustiques affluèrent et les piqûres se multiplièrent, à tel point que la lotion apaisante vint à manquer. Les démangeaisons étaient difficilement supportables, en particulier par cette chaleur moite.

Il plut pendant trois jours d'affilée. Le sol du camp devint extrêmement boueux et toutes les activités d'extérieur durent être annulées. Les monitrices tentèrent, tant bien que mal, de canaliser l'énergie des fillettes surexcitées qui ne pouvaient plus se défouler en allant courir et jouer dehors. Eden dut mettre fin à deux bagarres en une seule journée.

Comme si cela ne suffisait pas, la foudre tomba sur un arbre, mais loin d'effrayer les fillettes, cet incident au contraire les amusa beaucoup.

Lorsque le soleil refit son apparition, elles avaient confectionné suffisamment de coussins, de cache-pots, de colliers de perles et autres objets, pour ouvrir un magasin d'artisanat.

Quelques jours après le retour du beau temps, la gazinière que Candy et Eden avaient achetée d'occasion avant l'ouverture du camp, tomba en panne. Il fallut s'arranger pour préparer les repas avec les moyens du bord, le temps de la faire réparer. Elles prirent l'habitude de faire griller des viandes et des légumes au feu de bois.

Puis ce fut Courage, le cheval hongre, qui eut une infection pulmonaire. Tout le monde s'inquiéta et fut aux petits soins pour lui. Le vétérinaire lui administra des antibiotiques. Eden passa trois nuits blanches à le veiller.

Finalement, tout rentra dans l'ordre : le cheval retrouva l'appétit, la boue sécha et la gazinière fut réparée. Selon Eden, la pire était derrière eux.

Cependant, alors que le camp était redevenu tranquille, Eden un soir, sentit une curieuse agitation monter en elle. Elle était bien trop occupée, ces derniers temps, pour s'en soucier mais ce soir, elle savait qu'elle ne trouverait pas le sommeil.

Dans la semi-obscurité de la nuit tombante, elle s'en alla sans se presser vers les écuries, emportant avec elle un sac de pommes. Elle comptait accorder un peu plus de temps et d'attention à Courage. Il avait été bichonné lorsqu'il était malade et il y avait pris goût. Eden lui donna une pomme et une carotte.

Certes, elle était préoccupée par la santé des chevaux, mais là n'était pas la source de son agitation. Quelque chose d'autre la tracassait, si bien qu'elle n'avait pas vraiment la tête aux activités du camp. Ces deux dernières semaines, elle avait été tellement absorbée par les événements qu'elle n'avait pas eu le temps de souffler et encore moins de réfléchir calmement. A présent, il était temps de reprendre le fil de ses réflexions.

Elle se souvenait de la soirée qu'elle avait passée avec Chase comme si elle avait eu lieu la veille. Elle avait toujours clairement à la mémoire chaque phrase, chaque caresse, chaque geste. Elle était tombée amoureuse de lui ce soir-là et n'avait pas oublié l'intensité de ses sensations, ni la crainte qu'elles lui avaient inspirée.

Elle n'était pas préparée à des sentiments aussi forts. Sa vie avait toujours été réglée comme du papier à musique.

Même

ses fiançailles n'avaient été qu'un événement attendu de son existence tranquille.

Elle avait désormais appris à franchir les obstacles se trouvant sur sa route, mais Chase était de loin l'obstacle le plus important qu'elle ait rencontré jusque-là.

Peu importe, se dit-elle en finissant de frictionner Patience. Elle réussirait à le contourner et à poursuivre sa route.

Personne ne lui dicterait ses choix et elle ne se laisserait pas influencer.

—

Je savais bien que je te trouverais ici.

Candy se pencha au-dessus de la porte de la stalle pour caresser la jument.

—

Comment va Courage ce soir ?

—

Bien.

Eden se rendit au petit évier qui se trouvait dans le coin du box pour se laver les mains.

—

Je crois que nous n'avons plus à nous inquiéter pour lui.

—

Tant mieux. Je suis heureuse d'apprendre que tu pourras de nouveau dormir dans ton lit plutôt que dans le foin.

Eden s'étira. Ce n'est pas en jouant au tennis qu'elle aurait couru le risque autrefois d'attraper de telles courbatures !

Toutefois, elle ne s'en plaignait pas.

—

Je n'aurais jamais cru que le lit de la cabane me manque-rait à ce point !

—

Maintenant que tu n'es plus inquiète pour Courage, il faut que je t'avoue que moi, je suis inquiète pour toi.

—

Pourquoi ?

Eden chercha une serviette et, faute d'en trouver une, s'essuya les mains sur son jean.

—

Tu ne te ménages pas assez.

—

Ne dis pas de bêtises. Je pourrais faire bien plus.

—

Ce n'est pas vrai, depuis la deuxième semaine du camp, tu n'arrêtes pas.

Maintenant qu'elle s'était décidée à aborder ce sujet, Candy prit une grande respiration et se lança.

—

Regarde-toi, Eden, tu es épuisée.

—

Juste un peu fatiguée, corrigea Eden. Quelques bonnes heures de sommeil et je serai de nouveau d'aplomb.

—

Ecoute, tu peux te mentir à toi-même, mais pas à moi.

Candy adoptait rarement un ton aussi ferme. Eden haussa un sourcil et demanda :

—

De quoi veux-tu parler ?

—

De Chase Elliot, déclara Candy.

Eden sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

—

Je ne t'ai pas assaillie de questions l'autre soir, quand tu es rentrée de chez lui.

—

Et je t'en suis reconnaissante.

—

Eh bien, les questions, je te les pose maintenant.

—

Nous avons dîné, parlé un peu de littérature et de musique, puis il m'a ramenée.

Candy ferma la porte de la stalle.

—

Je croyais être ton amie.

—

Oh, Candy, tu sais très bien que tu es mon amie !

Eden soupira et ferma les yeux un instant.

—

Bon. En fait, tout s'est déroulé comme je viens de te le dire, mais entre le moment de la discussion et celui où il m'a ramenée, la situation a quelque peu dérapé.

—

Sois plus précise.

—

Je ne te savais pas aussi indiscreète.

—

Et moi, je ne savais pas que tu pouvais te complaire dans la morosité.

—

Tu me trouves déprimée ?

Eden souffla sur une mèche de cheveux qui tombait sur ses yeux.

—

Tu as peut-être raison, dit Eden d'un air songeur.

—

Disons que j'ai l'impression que tu as dépensé toute ton énergie à résoudre les problèmes du camp afin d'éviter de te pencher sur tes propres ennuis.

Candy s'approcha d'Eden et lui fit signe de s'asseoir sur un banc.

Le mieux, c'est d'en discuter.

Je ne suis pas sûre de pouvoir en parler.

Eden joignit ses mains et baissa les yeux. Elle regarda la bague qui avait autrefois appartenu à sa mère.

Après la mort de papa et toutes les difficultés qui ont suivi, je me suis promis de prendre les choses en main et de toujours trouver le meilleur moyen de résoudre mes problèmes. J'ai vraiment besoin de trouver moi-même des solutions.

Cela ne signifie pas que tu ne peux pas te reposer un peu sur ton amie.

Tu en as déjà tellement fait pour moi.

Ne t'inquiète pas Eden. Et puis, toi aussi tu as toujours été là pour moi. Nous nous soutenons mutuellement depuis que nous sommes toutes petites. Allez, parle-moi de Chase.

Il me fait peur.

Eden s'appuya contre le mur et prit le temps de respirer profondément.

Tout va tellement vite et ce que je ressens pour lui est tellement intense.

Elle tourna la tête vers Candy.

Si les choses s'étaient passées différemment, je serais mariée à Eric à

l'heure qu'il est. Comment puis-je déjà penser être amoureuse d'un autre homme ?

—

Ne me dis pas que tu culpabilises et que tu as l'impression d'être volage ?

A la grande surprise d'Eden, Candy se mit à rire à gorge déployée.

—

Eden, voyons, de nous deux, c'est moi la fille volage, pas toi. Tu as toujours fait preuve de loyauté.

Attends, ne prends pas cet air gêné, écoute-moi.

Candy croisa les jambes avant de poursuivre son raisonnement.

—

D'abord, tu as été fiancée à Eric parce cela semblait être dans l'ordre des choses. Etais-tu amoureuse de lui ?

—

Non, mais je pensais...

—

Peu importe ce que tu pensais, la réponse est non. Ensuite, il a dévoilé sa véritable personnalité. Vous avez rompu vos fiançailles voilà des mois et tu viens de rencontrer un homme fascinant et séduisant. Laisse-moi continuer.

Entrant dans le vif du sujet, Candy changea de position sur le banc.

—

Supposons que tu aies réellement été folle amoureuse d'Eric. Une fois que tu aurais découvert sa vraie nature, tu aurais eu le cœur brisé. Avec le temps, tu aurais fini par t'en remettre, n'est-ce pas ?

—

J'espère bien.

Nous sommes d'accord.

Oui, à peu près.

Candy se contenta de cet « à peu près ».

Une fois remise, tu aurais très bien pu tomber amoureuse de nouveau sans aucun sentiment de culpabilité.

Candy, satisfaite de ses commentaires, se leva et frotta ses mains sur son jean pour en retirer la poussière.

Alors, où est le problème ?

Eden baissa le regard. Elle n'était pas certaine de pouvoir expliquer ses craintes à Candy, ni même de pouvoir se les expliquer à elle-même.

J'ai appris que l'amour était un engagement. Il faut être prêt à s'investir et à faire des compromis. Je ne suis pas sûre d'en être capable pour le moment. Et même si j'en étais capable, je ne suis pas sûre que Chase voie les choses de la même façon.

Eden, tu dois te fier à ton instinct.

Eden se leva en secouant la tête. Elle se sentait soulagée d'avoir discuté ainsi avec Candy, mais cela ne changeait rien à la nature du problème.

La vie m'a appris à ne pas me fier à mon instinct, mais à être réaliste. Sur ce, je vais de ce pas me plonger dans les comptes du camp.

Oh, Eden, arrête un peu !

—

Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de m'occuper de la trésorerie pendant que nous étions occupées à gérer les catastrophes.

Elle alla vers la porte.

—

Tu avais raison, cela m'a fait du bien de parler avec toi, mais le devoir m'appelle maintenant.

—

Les comptes ?

—

Exactement. J'aimerais vraiment m'en occuper au plus vite. Ensuite, je pourrai dormir tranquille.

Candy ouvrit la porte et haussa les épaules.

—

Je vais t'aider.

—

C'est gentil, mais connaissant tes talents en calcul, je ne préfère pas. On risque d'y passer encore plus de temps.

—

C'est un coup bas, Eden.

—

Mais c'est la vérité.

Elle referma la porte derrière elle.

—

Ne t'inquiète pas pour moi Candy. Cette discussion m'a permis d'y voir

un peu plus clair.

C'est un bon début, mais il ne suffit pas de parler, il faut aussi agir. Bon, promets-moi de ne pas travailler trop longtemps.

C'est promis, une à deux heures, tout au plus.

Eden se rendit dans ce qu'elle appelait le « bureau », qui

n'était en fait qu'un réduit situé à côté de la cuisine. Elle alluma la petite lampe qui se trouvait sur la table métallique trouvée dans un magasin de surplus militaires. Elle alluma ensuite le poste de radio et chercha une station de musique classique. Des airs mélodieux, calmes et familiers l'aideraient à se relaxer.

Elle ouvrit un tiroir et en sortit des factures ainsi que le chéquier et le livre de comptes. Elle commença à trier les papiers et à inscrire toutes les dépenses.

Au bout d'une vingtaine de minutes, ses craintes se confirmèrent : les dépenses supplémentaires des deux dernières semaines avaient épuisé leurs réserves. Eden recompta plusieurs fois, mais obtint toujours le même résultat. Les caisses étaient presque à sec. Elle passa sa main sur son front d'un geste las.

Elle se rassura en se disant que l'argent qui restait leur suffirait. Ça allait être juste, mais elles y arriveraient, à condition qu'il n'y ait pas de nouveaux frais imprévus et qu'elles réduisent encore les dépenses. Elle posa sa main sur la pile de factures. Tout s'arrangerait si elles obtenaient suffisamment d'inscriptions pour le camp de l'été prochain.

Elle soupira. Dans le pire des cas, elle pourrait vendre les quelques bijoux qui lui restaient.

La lumière de la lampe éclairait sa bague, mais elle ne la regarda pas, se sentant coupable à la simple pensée de la vendre. Toujours est-il que, si elle n'avait pas d'autres solutions, elle s'y résoudrait, car elle était décidée à ne pas abandonner.

Elle se mit à pleurer soudainement. Des larmes coulèrent sur le livre de comptes. Elle s'essuya les yeux, mais de nouvelles larmes se formèrent. Comme personne ne pouvait la voir ni l'entendre, Eden

posa la tête sur la pile de papiers et fondit en larmes.

Cela ne servait à rien de pleurer. Ce n'était pas ainsi qu'elle trouverait des solutions à ses problèmes. Elle ne retint pourtant pas ses larmes. Elle se sentait à bout de forces.

C'est ainsi, sanglotant sur le bureau, qu'il la trouva. Dans un premier temps, Chase ne bougea pas. Il resta près de la porte, qu'il n'avait pas tout à fait refermée derrière lui. Eden semblait désespérée. Il hésita à aller vers elle, sachant qu'elle serait gênée si quelqu'un, lui en particulier, la surprenait en pleine crise de larmes. Pourtant, il ne put s'empêcher de s'avancer vers elle pour la réconforter.

—

Eden.

Elle redressa la tête précipitamment en entendant son prénom. Elle avait les yeux mouillés, mais Chase put y lire toute la stupeur et l'humiliation qu'elle ressentait pour s'être laissé surprendre ainsi. Elle s'empressa de sécher les larmes coulant sur ses joues du revers de la main.

—

Que faites-vous ici ?

—

Je voulais vous voir.

C'était peu de le dire. Il voulait la serrer dans ses bras pour qu'elle ne soit plus malheureuse. Il mit ses mains dans ses poches et resta debout près de la porte.

—

J'ai entendu dire ce matin que le cheval hongre était malade. Son état s'est-il aggravé ?

Elle secoua la tête, puis s'efforça de parler calmement.

—

Non, il va mieux. Finalement, ce n'était pas aussi grave qu'on l'imaginait.

Tant mieux.

Frustré de ne rien trouver de bien intelligent à lui dire, il se mit à arpenter la petite pièce. Comment pouvait-il l'aider à se sentir mieux si elle ne lui disait pas ce qui la chagrinait ? Ses yeux étaient secs maintenant, mais il savait bien que c'était par fierté qu'elle ne pleurait pas devant lui. Il souhaitait plus que tout pouvoir l'aider.

Lorsqu'il se retourna, il fut surpris de voir qu'elle s'était levée.

Pourquoi ne me dites-vous pas ce qui ne va pas ?

Plutôt que de se confier à lui, elle chercha à se protéger en parlant peu.

Il n'y a rien de spécial à dire. Les deux dernières semaines ont été difficiles au camp. Je crois que je suis simplement épuisée.

Il reconnut qu'elle semblait très fatiguée, mais pensa que ce n'était pas là l'unique raison de ses pleurs.

Les fillettes vous posent des problèmes ?

Non, ça se passe très bien avec elles.

De plus en plus perplexe, il chercha une autre explication. Un morceau lent et romantique passait à la radio. Chase jeta un coup d'œil en direction du poste et remarqua le livre de comptes ouvert sur la table ainsi que la calculatrice.

Vous avez des problèmes d'argent ? Je pourrais peut-être vous aider.

Eden referma brusquement le livre. L'humiliation lui laissait un goût amer dans la bouche. Une chose était sûre, elle ne pensait plus à pleurer.

Non, ça va. Veuillez m'excuser maintenant, j'ai encore du travail.

Avant de connaître Eden, Chase n'avait jamais été repoussé ainsi par quiconque. Il inclina la tête et s'efforça de rester impassible.

Je vous proposais cela pour vous aider, pas pour vous humilier.

Il était décidé à en rester là et à la laisser seule. Toutefois, il la regarda une dernière fois : les pleurs et le manque de sommeil lui donnaient très mauvaise mine. Elle semblait faible et démunie.

Je suis désolé que vous ayez eu tant d'ennuis l'année dernière, Eden. Je savais que vous aviez perdu votre père, mais j'ignorais que vous aviez aussi perdu vos biens.

Elle mourait d'envie d'aller vers lui et de le laisser lui apporter tout le réconfort dont elle avait besoin. Elle voulait lui demander son avis et écouter ses conseils. Mais cela aurait signifié que tous ces mois passés à se débrouiller seule auraient été vains.

Vous n'avez pas à être désolé.

Vous auriez pu m'expliquer la situation vous-même, cela aurait été plus simple.

Cela ne vous regardait pas.

Cette remarque l'énerva plus qu'elle ne le blessa.

Vraiment ? J'avais pourtant l'impression qu'il en était autrement. Auriez-vous l'audace de prétendre qu'il n'y a rien entre nous, Eden ?

Elle ne pouvait pas nier qu'il y avait bien des sentiments naissants

entre eux, mais tout était trop confus et trop effrayant pour qu'elle puisse avouer la vérité.

Je ne sais pas exactement ce que je ressens pour vous. Ce que je sais, c'est que je ne veux surtout pas de votre pitié.

Il avait toujours les mains dans les poches. Il serra les poings. Il ne savait pas gérer ses propres sentiments, ses propres désirs. Elle venait d'insinuer que leur histoire n'avait pas d'importance. Il pouvait soit partir, soit la supplier de l'aimer. Le choix s'imposa à lui naturellement.

Il y a une différence entre la bienveillance et la pitié, Eden. Si vous confondez ces deux sentiments, je ne peux rien pour vous.

Il se tourna et partit. La porte se referma doucement derrière lui.

Au cours des deux jours qui suivirent, Eden s'acquitta de toutes ses tâches : elle donna ses cours d'équitation, surveilla les fillettes au réfectoire et partit en randonnée avec elles. Elle parla, rit et écouta. En somme, elle réussit à ne rien laisser transparaître du vide qu'elle ressentait depuis sa dernière discussion avec Chase, et de la culpabilité et des remords qui la rongeaient.

Elle ne s'était pas comportée comme elle l'aurait dû. Elle s'était très vite rendu compte qu'elle avait réagi de façon excessive aux paroles de Chase, mais sa fierté avait pris le dessus et l'avait empêchée de se conduire raisonnablement.

Après tout, il lui avait juste proposé son aide. Il s'était montré attentionné et elle l'avait rejeté. Elle avait l'impression d'être un monstre d'égoïsme.

Elle avait ensuite voulu lui téléphoner, mais elle n'avait pas eu le courage de composer son numéro jusqu'au bout, car toutes les excuses qui lui venaient à l'esprit étaient plates et injustifiées et elle craignait qu'il ne les rejette et se moque de ses explications.

Elle avait réduit à néant ce qui avait commencé à naître entre eux. Elle avait détruit leur relation avant même de lui donner une chance de mûrir et de porter ses fruits. Comment pouvait-elle faire comprendre à Chase qu'elle avait eu peur d'être de nouveau blessée ?

Comment lui expliquer qu'elle n'avait pas accepté l'aide qu'il lui avait proposée de peur de perdre son indépendance ?

Elle reprit l'habitude de monter à cheval seule la nuit. Cependant, ces petits moments d'isolement ne lui apportaient plus autant d'apaisement qu'auparavant ; ils lui rappelaient juste que son comportement la condamnait à la solitude.

Les nuits étaient chaudes et les senteurs de chèvrefeuille lui rappelaient la soirée durant laquelle ils s'étaient amusés à dessiner les constellations. Dès qu'elle regardait les étoiles, elle pensait à lui.

C'est d'ailleurs parce qu'elle pensait à lui qu'elle décida un soir de chevaucher en direction du lac pour trouver un coin d'herbe confortable et s'y asseoir. Elle respira à pleins poumons l'air de la nature. Elle aimait particulièrement les parfums des fleurs sauvages. Elle entendait le bruissement d'ailes d'oiseaux qu'elle ne pouvait pas voir dans l'obscurité, mais qui étaient certainement à la recherche de proies ou de compagnons.

Soudain, elle le vit.

Elle ne put distinguer qu'une ombre, car un nuage cachait la lune, mais elle devina que c'était lui et qu'il était en train de l'observer. En réalité, elle avait pressenti qu'elle le verrait ce soir-là. Elle fit en sorte de rester calme et de ne pas gâcher la magie du moment, en faisant abstraction de tout sauf de son amour pour lui. Elle attendrait demain pour se poser des questions.

Elle descendit de cheval et s'approcha de lui en tenant sa monture par la bride. Il crut rêver jusqu'à ce qu'elle le touche et qu'il se rende ainsi compte qu'elle se tenait devant lui, en chair et en os. Sans un mot, elle prit son visage entre ses mains et posa ses lèvres sur les siennes. Si c'était un rêve, songea-t-il, c'était le plus beau et le plus sensuel qui puisse exister.

— Eden...

D'un signe de la tête, elle lui fit comprendre qu'il ne devait pas parler. Elle avait un vide immense à combler et ne souhaitait pas commencer à se perdre en conjectures. Sur la pointe des pieds, elle l'embrassa encore. Il n'y avait aucun bruit autour d'eux, hormis le soupir de soulagement qu'elle émit lorsqu'il mit enfin ses bras autour d'elle. Elle découvrait qu'elle pouvait tout lui donner. Ce qu'ils vivaient était plus que de la passion et du désir. Elle se sentait forte. Elle était bien. Elle saisissait la force immense de cet amour.

Il parcourut son corps et ses cheveux à tâtons, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le fruit de son imagination.

Lorsqu'il rouvrirait les yeux, elle serait dans ses bras, il en était certain. Elle frotta sa joue, qui était si douce, contre sa barbe naissante.